

# ANNALES ILLUSTRÉES

DU

# GASTRONOME

NOUVELLISTE

DES PLAISIRS DU GOUT, REPAS, CONCERTS, BALS, THÉÂTRES.



Hygiène. — Bien-être.

Les animaux se repaissent; l'homme mange; l'homme d'esprit seul sait manger.

ABONNEMENT :			
	PARIS.	DÉPART.	AUTRES PAYS.
Six mois.....	9 fr. 50	11 f. 50	13 fr. 15
Un an.....	18 »	20 »	28 »

Prix du numéro : soixante-quinze centimes.

CE JOURNAL PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS.  
Bureaux d'abonnement : RUE MAZAGRAN, 1,  
au coin du boulevard Bonne-Nouvelle.  
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, MÊME RUE. 2.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. — On s'abonne dans les départements, chez tous les libraires et chez les correspondants du Journal. — Les lettres non affranchies ne sont pas reçues.

**Avis.** — Les Bureaux d'abonnement du Journal sont transportés, pour cause d'agrandissement, depuis le 15 avril, rue Mazagan, 1, au coin du boulevard Bonne-Nouvelle, et l'Administration, même rue. 2.

Toute personne qui aura reçu deux numéros, et qui n'aura pas fait connaître ses intentions avant d'avoir reçu le troisième numéro sera considérée comme abonné, et nous tirerons en conséquence sur elle pour le montant d'un abonnement d'un an.

## LE SOUPER.

A monsieur le directeur de l'ENTREMETS DU GASTRONOME.

Monsieur,

Dans un charmant article, que vous avez inséré le 2 mai, et qui est une spirituelle élégie sur la disparition du souper, l'un de vos collaborateurs, M. E. Duplessis, disait :

« Le souper, quel joli mot ! Nous savons tous qu'il fait encore vibrer ce qui reste de cordes sensibles dans le cœur de nos grand'mères ; et cela s'explique : ce mot leur rappelle tant d'aimables souvenirs... C'était à ce repas qu'elles régnaient souverainement. En effet, pendant le siècle dernier, ce repas occupait la place d'honneur dans la hiérarchie culinaire. Les conversations politiques ont modifié l'importance qu'il avait conservée jusque-là ; mais il faut constater ce fait, qu'il existe aujourd'hui dans les esprits éclairés et comprenant la vie une tendance à lui faire reprendre la place qu'il a perdue. Espérons donc que, grâce à leurs efforts, nous retrouverons tout à fait ces repas élégants et coquets où viennent s'asseoir les gens de goût quand les bonnetiers se couchent. »

Un pareil augure a dû, Monsieur, être accepté avec plaisir par vos abonnés, qui sont, j'en suis sûr, des gens de goût, et qui comprennent toutes les délicatesses du savoir-vivre. La restauration du souper serait un véritable événement dans l'histoire de la gastronomie.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que la disparition du souper excite des regrets dans le monde des gens d'esprit, et j'ai retrouvé, dans un recueil du dix-huitième siècle, une plainte charmante à ce sujet, qui ne peut manquer d'être bien accueillie dans vos colonnes.

J'ai lu dans le *Mercur de France*, du mois de novembre 1769, le récit détaillé d'un souper qui réunissait des convives choisis. Lorsque les convives furent sur le point de se séparer pour aller chacun à la campagne, un d'entre eux fut chargé de faire, comme on disait au théâtre, le *compliment de clôture*, — une autre bonne tradition également perdue, — et prononça, à la fin du souper, un discours contenant les règles qu'il fallait suivre pour en faire de bons.

Voici, Monsieur, ce discours qui sera lu, je pense, avec le plus vif intérêt par vos abonnés.

Agréez, etc.

DARTHENAY.



## Discours adressé à table, à M<sup>me</sup> la marquise de \*\*, par un Soupeur du vieux temps.

Les amusements de la campagne vont interrompre, Madame, les délicieux soupers qui nous rassemblaient à Paris. Organe des sentiments de vos convives, me sera-t-il permis de joindre à l'hommage de leur reconnaissance quelques réflexions qui peuvent l'étendre ? L'esprit ne disserte sur le plaisir que lorsque l'âme le sent échapper.

Il est un besoin qui est particulier à l'homme, et, par conséquent, il est un genre de plaisir qui n'est destiné qu'à lui seul ; c'est celui de vivre avec ses semblables. L'homme seul en effet multiplie ses plaisirs en les partageant ; la satisfaction dont il est témoin remplit son cœur et augmente la sienne ; l'on dirait que sa félicité propre n'est que l'admirable composé des plaisirs de tous ses égaux.

Oui, aimables convives, il n'en est aucun dans l'homme qui ne reçoive de la société la perfection à laquelle la nature l'a destiné. Le désir nous est commun avec tous les êtres organisés. L'amour ne fut donné qu'à nous. Le cerf furieux poursuit sa femelle, la joint, l'abandonne et l'oublie ; l'homme vit avec sa compagne, et dans le silence de ses sens son âme brûlante lui parle encore. La brute, en dévorant les fruits qu'elle rencontre, ne cède qu'à l'empire du besoin ; l'homme seul couvre sa table de fleurs. Il assemble autour d'elle et sa famille et ses amis ; il y voit avec transport arriver la beauté dont il est épris, et à laquelle il n'ose encore avouer son penchant : en versant dans la coupe que lui présente cette main chérie un vin frais et délicieux, ses yeux se mouillent et s'enflamment ; l'amitié, qui y lit le désir modeste et la tendresse timide, applaudit en souriant. Une gaieté douce se communique dans tout à la fois pour recevoir et pour rendre les impressions de la joie, et l'imagination leur prête ses grâces et sa fécondité. Que le berceau suspendu sur cette table paraît alors agréable ! Quelle fraîcheur dans l'air qui en agite doucement le feuillage et qui répand le parfum des roses ! Que le jour qui l'éclaire est pur et serein ! Que la nature nous paraît belle alors ! O mes amis, dans cette foule de sensations agréables, distinguez, si vous le pouvez, celle qui avertit votre palais de la bonté des mets qui lui sont offerts ! Je trouve dans mes sens le germe des plaisirs, mais ce n'est que dans mon cœur que j'en découvre la mesure.

Je viens de donner, sans y penser, l'idée la plus juste du plaisir de la table ; je ne l'ai point crayonnée d'après mon imagination, et c'est au milieu de vous que j'ai pris un modèle. Ce plaisir, aussi ancien que la société, était distingué chez les Romains par un mot (1) qui ne signifie que la douceur de vivre ensemble. Il fut dans tous les temps le lien des familles et celui même des Etats. Les ministres ont fait la guerre de leur cabinet ; les ambassadeurs ont signé à table des traités de paix. En un mot, la table semble destinée à maintenir parmi les hommes l'égalité et la liberté, deux liens sans lesquels l'orgueil même, s'il est de bonne foi, conviendra qu'il n'est point de véritable satisfaction. Pourquoi donc, Messieurs, ce plaisir est-il aujourd'hui si rare ? C'est que l'on en oublie insensiblement la véritable fin. On a voulu qu'il fût principalement l'occupation des sens, et l'on n'a pas fait réflexion que le plaisir de manger n'était que la moindre partie du bonheur de souper. On a cru que les mets devaient attirer toute l'attention ; la table a été couverte avec l'art le plus exquis, mais elle a été mal environnée ; tout l'esprit est passé dans les ragoûts, tout le jugement dans le palais, toute la chaleur dans les estomacs : on a donc appliqué à la table ce qu'avait dit de l'amour

(1) *Convivium*.



un philosophe célèbre. C'est le physique qui en est bon, ce n'est point la peine de s'occuper du moral. Cependant c'était le moral qui produisait la joie, et c'est du physique que sont nées les indigestions. J'aime les soupers où l'on ne se souvient point de ce que l'on a mangé, mais beaucoup de ce que l'on a dit, et d'où l'on sort sans parler du cuisinier, mais en faisant l'éloge des convives. La profusion et la magnificence de la bonne chère ne vous semblent-elles pas jeter dans l'âme une admiration stupide qui engourdit toutes les facultés ? Frappée de ce spectacle imposant, elle sent bien que le premier rôle qu'il exige est celui de digérer, et ce soin ne la regarde pas.

Ainsi, Messieurs, prenez-y garde, le souper, si agréable, si recherché autrefois, semble menacé de cette révolution que le luxe annonce toujours aux empires. L'ennui est pour les convives ce qu'était pour les Romains le découragement qui les détachait de leur patrie ; la dépense est pour les maîtresses de maison ce qu'était l'épuisement du fisc sous les empereurs prodigues et inconsidérés.

Déjà la jeunesse préfère à la fastidieuse monotonie de nos festins la licence des orgies que l'on célèbre chez nos actrices. On sent la nécessité de la rappeler. Ce soin tient aux mœurs ; mais, comme dans certains Etats où l'on aime mieux détruire le gouvernement que de le réformer, au lieu de rappeler le souper à son institution primitive, quelques personnes ont entrepris de le supprimer. On s'est aperçu que l'on ne riait plus en commun, et l'on a voulu essayer si l'on pourrait sourire par pelotons. Les grandes tables étaient ennuyeuses : l'on a imaginé les tables de toilette, et l'on n'a pas fait réflexion qu'aux soupers comme sur nos théâtres l'unité d'action était la source de l'intérêt.

Laissez, Madame, essayer ces nouveautés ; leur succès, fût-il encore plus brillant, n'affaiblira point notre attachement aux institutions et aux tables de nos ancêtres. Que la vôtre rémisse encore longtemps et la loyauté de la vieille cuisine, et la franchise des mœurs anciennes ! Que la joie y soit commune ainsi que la conversation ! Nous n'avons pas besoin d'efforts pour vous plaire ; il n'en faut point de votre part pour nous rendre heureux. Les beaux esprits d'Athènes avaient des cafés ; mais le banquet était pour les sages.



#### LE DINER PAR LETTRE DE CHANGE.



On connaît plusieurs sortes de diners : le dîner à la carte, le dîner par tête, le dîner par cœur, le dîner sans femmes, le dîner sans hommes, etc. ; mais l'on ignorait encore le dîner par lettre de change.

La bonté de cœur et la tendresse compatissante d'une de nos plus spirituelles et plus agréables actrices viennent de donner cours à cette espèce de transaction tout à la fois commerciale et gastronomique, qui n'est connue que d'hier à la Bourse.

Nous espérons que le bavard perroquet chargé de divulguer les mystères du bouloir de nos belles célébrités ne manquerait pas de redire cette action toute à l'honneur et à la louange de son auteur, dont elle prouve la bienfaisance et la générosité. Le perfide animal, qui préfère le scandale aux bons exemples, a méchamment gardé le silence. C'est une faute à réparer.

A l'une de nos dernières grandes fêtes, celle de la distribution des aigles, la capitale s'était réveillée au bruit du canon des Invalides. Habitants, provinciaux, étrangers, tous se disposaient à passer la journée au sein des plaisirs et des réjouissances publiques. Quand je dis tous, je me trompe ; car il y a sans cesse dans Paris une population qui souffre et qui ne répond que par des cris de douleur ou de détresse aux chants joyeux de leurs concitoyens.

Au fond de leurs tristes cellules gémissaient plusieurs captifs de la prison pour dettes de la rue de Clichy. Grâce aux retenues imposées à ces malheureux pour leurs frais de logement, grâce aux exactions des fournisseurs, qui leur font payer au poids de l'or les aliments les plus communs, on n'était encore qu'au 10 du mois, et ils avaient totalement épuisé la modeste somme de 30 fr. que le créancier impitoyable est obligé de consigner pour la nourriture mensuelle de sa victime. Que faire ? Pas d'argent pas de Suisse ; et, à plus forte raison, pas de crédit, quand on habite Clichy.

Il n'était donc pas seulement question de célébrer les fêtes, il s'agissait pour eux de vivre et de ne pas être réduits à ramasser les miettes tombées de la table du mauvais riche ; car il y a des riches, et surtout de mauvais riches, sous les verrous de la prison pour dettes.

Les pauvres détenus tinrent un conseil pour aviser à leur cruelle posi-

tion. Mais le temps se passait en délibérations oiseuses, et l'argent ne venait pas dans la bourse de ces pauvres diables. L'un d'eux, ancien directeur d'un des théâtres de Belgique (nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il n'avait pas fait fortune), se leva tout à coup sans prendre le temps de demander la parole, et se frappa le front en disant :

— Amis, nous sommes sauvés !

Il prit la plume du secrétaire, coupa un morceau de papier moins long que large, et écrivit dessus :

« A présentation, il vous plaira payer à l'ordre de M. Chevet six bouteilles de Champagne, trois homards, deux truites saumonées, quatre poulets, etc., pour le repas de malheureux détenus à la prison pour dettes.

« A Mlle Augustine, artiste dramatique.

« Signé : L.

« Retour sans frais. »

Il expliqua alors l'ingénieuse ressource qu'il venait d'imaginer pour faire face à leur pénurie. Mlle Augustine, chez qui rien n'est de roche, pas même le cœur, avait fait partie de sa troupe à Bruxelles, et il ne doutait pas qu'elle n'acceptât cette lettre de change d'une espèce nouvelle. Malgré l'incrédulité générale et les plaisanteries qui accueillirent sa proposition, il poursuivit son idée, et joignit à son billet une petite missive, pour inviter la belle à venir partager le dîner des détenus.

L'actrice reçut avec bienveillance le double message. Elle écrivit au bas de la lettre de change : « Accepté pour le menu ci-dessus détaillé. » Chevet hésita d'abord à fournir la valeur ; mais, ayant reconnu la signature de Mlle Augustine, qu'il appelait une de ses meilleures clientes, il s'empressa d'y faire honneur, et envoya à la prison de Clichy une voiture chargée de vins et de comestibles.



A six heures précises, les convives étaient à leur poste, et Mlle Augustine occupait la première place comme reine du banquet. Jamais repas ne fut plus gai ; il se prolongea fort avant dans la soirée, et le lendemain les échos de la prison répétaient encore les cris d'allégresse et les chants d'amour de la fête. Les joies du Champ-de-Mars et de l'Élysée étaient éclipsées.

M. DROUET.



#### L'ÉVÊQUE ET SON MINISTRE.

En Angleterre, le haut clergé est comblé de richesses et de titres, et cumule plusieurs emplois, tandis que les simples ministres sont aussi pauvres que l'était Job.

Voici une petite aventure arrivée à un évêque anglican. L'évêque de B..., craignant de trouver le buffet dégarni en arrivant à l'hôtel des Armes d'Angleterre de la petite ville de M..., pria le ministre, de E..., qui retournait à son presbytère en passant par cette ville, de prier l'hôte de lui tenir prêt un léger souper pour le soir ; le ministre, qui n'avait pas été invité à souper



par son évêque, lui en gardait rancune ; voici comment il s'y prit pour s'en venger :

Arrivé à M..., il commanda un souper de douze personnes pour l'évêque de B..., etc., etc., etc.

A son arrivée, l'évêque trouva une table magnifiquement servie, et commença à gourmander son hôte :

— Comment pensez-vous, lui dit-il, qu'une seule personne puisse manger les mets qui sont sur cette table ?

— Milord, on m'a commandé un souper pour douze personnes dont voici les noms :

— Le lord évêque de B...

— C'est moi, dit l'évêque.

— Le doyen de Salisbury.

— C'est moi, je le sais en effet.

— Le prébendaire de Winchester.

— Mais c'est encore moi !

— Le vicaire de L...

— En effet, je le sais aussi.

— Le directeur du collège de R...

— Oh ! c'est bon, je connais le reste des convives ; servez-moi à souper.

DURAND.

### A MON PÊCHER.

Je te salue, ô toi ! l'honneur de mon verger,

Arbre chéri, que ma main paternelle

A planté dans ces lieux où la rose nouvelle

Répand un parfum passager.

Laisse s'enorgueillir sur sa superbe tige

Cette reine des fleurs.

Si Vénus la feignit de ses vives couleurs,

Ne porte point envie à ce brillant prodige ;

Elle a le vain éclat et le sort du plaisir ;

Un matin la voit naître, un soir la voit mourir.

Non moins beau, ton éclat est encor plus durable.

Oh ! que j'aime à te voir dans la saison aimable

Où la terre s'anime et rit de toutes parts.

Flore aussi se réveille, et sa riche ceinture

Entoure mollement le sein de la nature.

Eh bien ! toi seul encor tu fixes mes regards.

Arrache-moi ces fleurs dont l'ombre insupportable

Émousse, rassasie et fatigue les sens.

Que je respire au gré de mes désirs pressants

Ce baume, ce parfum non moins doux qu'agréable

Qu'exhalent ces groupes brillants,

Ces festons émaillés, dont chaque fleur éclore

Joint la neige des lis au corail de la rose...

Quel changement soudain ! me trompez-vous, mes yeux ?

Des noirs cachots du nord l'aquilon furieux

Est accouru : l'horreur a tracé son passage.

Ces jardins enchantés n'offrent plus à mes yeux

Que le débris des fleurs et qu'un vaste ravage.

La jacinthe d'azur, aux suaves odeurs ;

A perdu sans retour son baume et ses couleurs

La tulipe orgueilleuse, à mes pieds abaissée,

A vu dans un clin d'œil sa grandeur éclipsée ;

L'iris regrette encor ses superbes velours ;

La renoncule meurt dans la fange avilie,

Et l'œillet, détaché de sa tige flétrie,

Sen' mourir au berceau l'espoir de ses beaux jours...

Et toi, mon arbre, aussi qu'as-tu fait de ta gloire ?

Que sont-ils devenus ces festons éclatants,

Doux charme de mes yeux, parure du printemps,

Dont la flatteuse image afflige ma mémoire ?

Et toi, mon arbre, aussi tes beaux jours sont passés.

Hélas ! je foule aux pieds tes restes dispersés...

Tout mon cœur se flétrit ; j'ose lever à peine

Vers ces tristes rameaux un œil chargé de pleurs.

D'un plaisir plus durable, espérance trop vaine,

Les vents ont emporté mes plaisirs et les fleurs.

Qu'ai-je dit ? et pourquoi ces injustes douleurs ?

Il va bientôt s'enfuir l'ennui qui me dévore.

Tu renais, mes plaisirs s'en vont renaitre encore ;

Des fruits délicieux vont remplacer ces fleurs ;

Viens, de tes dons charmants viens enrichir l'automne

Ces jours sont arrivés ; la féconde Pomone

Sur le sein de la terre entasse ses trésors ;

A l'en combler Pomone incessamment aspire,

Et courbé sous le faix, elle-même l'admire.

Que des magnifiques bords

Où l'Indus voit ses flots se rompre avec fureur

Jusqu'aux riant climats de l'antique Hespérie

On vante les riches présents

Que la nature étale en ces belles contrées ;

Le piquant ananas et les pommes dorées

Flattent moins mon palais que les sucs ravissants

Qu'enferme cette peau vivement colorée,

A qui cède en éclat la pourpre de Sidon.

Oui, c'est le daveit d'Apollon

Sur les roses de Cythérée.

Ah ! sans doute qu'Hébé de ces sucs précieux

Composait le nectar dont s'eivraient les dieux.

### LES CERISES.

Toujours désireux d'être agréables à nos abonnés, et surtout aux dames ménagères, nous regretterions de laisser passer la saison des cerises sans donner la manière dont on peut les utiliser dans la pâtisserie.

Nous donnons donc ici la manière de faire des pâtes avec ce beau et bon fruit.

Il faut toujours rechercher les cerises qui ont la queue courte, qui sont grosses, pleines d'eau sucrée et parfumées. Celles qui nous arrivent de Montmorency mériteront toujours la préférence ; les bigarreaux ou la guigne ont trop de chair, et la forte teinte de leur suc donne à la pâte une couleur très brune, qui fait toujours supposer une pâtisserie grossière.

Il faut choisir les plus mûres sans être passées, et les écraser dans une terrine avec quelques framboises pour leur donner du parfum ; on les laisse amollir leur chair dans leur jus pendant cinq ou six heures, après quoi on exprime le jus au travers d'un torchon neuf et serré.

C'est avec ce suc encore frais qu'on détrempe un litre et demi de farine, en y ajoutant cent trente cinq grammes de sucre et deux cent cinquante grammes de beurre très frais : on pétrit le tout ensemble, et après l'avoir laissé reposer environ deux heures on peut en former tel ouvrage qu'on désire.

On peut aussi la travailler au feuilletage.

Les pâtisseries emploient souvent, dans leur saison, toutes les espèces de cerises mûres et peu coûteuses, pour en garnir l'intérieur de leurs tourtes et autres ouvrages ; mais ces pâtisseries ne sont jamais aussi bonnes qu'avec les cerises que nous avons désignées.

Toutes les combinaisons variées que nous donnons auront toujours de l'agrément et du mérite si les fruits sont d'une bonne qualité et cuits dans un bon sucre, et non dans du miel.

Ces sortes de pâtisseries conviennent généralement à toutes les personnes qui ne sont pas phlegmatiques ; celles qui sont échauffées ou altérées pourront en faire usage habituellement, sans autre crainte que celle qu'on doit éprouver lorsqu'on passe les bornes d'une juste modération.

### PHYSIOLOGIE DE LA POISSARDE.

On désignait autrefois exclusivement sous le nom de *poissarde* les marchandes de poisson. Aujourd'hui on étend ce nom à toutes les marchandes de la Halle en général, depuis celle qui porte devant elle un éventaire, jusqu'à celle qui porte à son cou de grosses chaînes d'or, et dans ses poches de grosses sommes d'argent ; nous comprendrons donc sous ce titre de *poissarde* toutes les femmes de la Halle.

La *POISSARDE* descend en ligne directe d'une famille de marchands de la Halle ; quelquefois, mais plus rarement, elle doit le jour à une ravandeuse de bas ou à une portière de la rue Mouffetard.

Elle est âgée de quinze à soixante ans ; à quinze ans, sa voix encore grêle ne peut soutenir les disputes du forum, et à soixante son organe cassé ne peut entretenir de longues polémiques ; mais c'est surtout de trente à quarante ans que le son vibrant de sa voix produit les meilleurs effets.

La *poissarde* est prompte et susceptible lorsqu'on lui offre de sa marchandise un prix moindre que celui qu'elle veut obtenir ; son œil s'enflamme et sa bouche vomit des imprécations et des épithètes que nous ne nous permettrons pas de reproduire ici, bien que nous ayons entendu réciter le *CATÉCHISME POISSARD*, petit chef-d'œuvre que nous laisserons lire à ceux qui voudront l'apprécier eux-mêmes.

Autant elle accable le *chaland* rébarbatif, autant elle fait d'efforts de gentillesse pour attirer la *pratique* : « Venez donc, mon chat, voyez comme ce maquereau est frais, il est de ce matin ; c'est vingt sous, mon chéri, c'est pas cher ; vous vous en allez ? Combien donc ça vaut-il pour vous, mon bijou ? » Si vous vous approchez, et que vous vous arrangez avec elle, elle se confond en éloges de sa marchandise ; mais si vos offres ne lui con-



viennent pas, croyez-moi, ô bonnes! ô femmes de ménage! et vous toutes, qui que vous soyez! fuyez, ayant bien soin de fermer vos oreilles!

Les dames de la Halle ont, de tout temps, abordé les souverains. Sous l'ancienne monarchie, dit Mercier, « les poissardes avaient le privilège d'être introduites jusque dans la galerie du château de Versailles, et d'y complimenter le monarque à genoux. On leur donnait ensuite à dîner au *grand-commun*, et c'était l'un des premiers officiers du chef de la maison du roi qui en faisait les honneurs. Le repas était toujours splendide — Elles jouèrent un grand rôle dans les fêtes de l'empire : en 1820, lors de la naissance de N<sup>gr</sup> le duc de Chambord, elles allèrent aux Tuileries offrir leurs hommages et témoigner leur joie respectueuse; en 1830, elles escortèrent Louis-Philippe I<sup>er</sup> jusqu'à son trône; quelques-unes même lui serrèrent la main. En 1850, lorsque M. le président de la république posa la première pierre des halles, elles eurent l'honneur de l'embrasser.

De toutes les vertus celle que les femmes de la Halle possèdent au plus haut degré c'est indubitablement la CHARITÉ; jamais l'infortune ne s'adresse en vain à leur cœur. *La Halle c'est le temple de la charité.* N'est-ce pas là que se font les collectes pour les orphelins, pour les vieillards infirmes, pour les enfants abandonnés? N'est-ce pas là que M. Champion, si bien connu sous le nom du Petit-Manteau-Bleu, avait établi le siège de sa bienfaisance? Oui, c'est là que chaque jour il distribuait la soupe et le pain quotidien au malheureux qui n'avait rien pour vivre, c'est là qu'il donnait de la chaussure à celui qui marchait nu-pied, c'est là enfin que nous avons admiré sa tête vénérable entourée d'une foule de peuple qu'il regardait comme ses enfants. Touchant spectacle! Image qui nous rappelait le Christ sur la terre!

Quant à l'habillement de la Poissarde, il n'est pas tel que pourrait nous le faire supposer le costume de Mme Guyon, à l'Ambigu-Comique, dans *la Dame de la Halle*, drame en SEPT ACTES et sans tableaux. Nous n'avons jamais vu les habitantes du marché des Innocents couvertes de satin, et nous ne savons pas qu'elles aient jamais porté de *talons rouges*.



Si donc vous voulez que nous vous fassions le portrait exact de la femme de la Halle, nous vous la peindrons debout (pour que ce soit plus commode), la tête armée d'un foulard plus ou moins neuf, ou d'un bonnet plus ou moins propre; l'été, elle couvre son chef d'un énorme chapeau de paille, la taille serrée par un châle qu'elle croise sur sa poitrine et qu'elle noue par derrière, le corps renfermé dans une robe d'indienne, quand elle ne se contente pas de porter un simple jupon de flanelle bleue; la taille serrée par un tablier dont la couleur est cachée par la graisse; ses pieds chaussés de sabots assez énormes pour qu'elle puisse y mettre des chaussures de laine. Ordinairement, lorsqu'elle est debout, c'est qu'elle se dispute avec une de ses compagnes qui lui a volé un oignon, qui lui a enlevé une chalande pour deux liards, ou, ce qui est le plus cruel de tout, qui l'a *mécanisée* par devers l'autorité, qui la mettra

peut-être à pied pendant huit jours. (Mettre à pied, signifie en bon français suspendre de ses fonctions.) C'est pourquoi je vous la représente le poing sur la hanche, le bras droit armé d'une cuiller de bois, son arme offensive et défensive, le regard menaçant, la tête renversée en arrière et les jambes écartées; ce lion plein de rage, ce tigre qui dans une heure ne pensera plus à sa colère d'à présent, car nous avons oublié de vous dire que la poissarde n'est pas rancuneuse, ferait fuir maintenant un Suisse non armé de sa hallebarde. La poissarde ne se contente pas toujours de paroles; elle s'empoigne quelquefois avec sa rivale. C'est alors que s'engage une lutte terrible. Les deux champions se regardent d'un air courroucé; un cercle se forme autour d'elles; les gamins animent la lutte de leurs cris, les femmes les excitent par leurs paroles; alors nos héroïnes se prennent aux cheveux, s'arrachent leurs vêtements et quelquefois les yeux; elles s'égratignent le visage, et seraient bientôt réduites en lambeaux si la garde ne s'empressait d'intervenir et de les conduire chez M. le commissaire de police.

De même que tout être humain a ses beaux moments dans la vie, la Poissarde a ses beaux jours, ses jours de fête. C'est le dimanche à midi qu'elle devient *femme comme il faut*; elle ne blasphème plus, elle ne jure plus, et les seules incorrections de langage qu'elle se permette sont des ve-lours ou des cuirs, encore cela vient-il de sa trop grande application à bien parler.

Ce jour-là elle s'habille, elle se pare d'un bonnet brodé, d'une robe de

soie puce, d'un châle qui, s'il n'est pas du meilleur goût, lui a du moins coûté fort cher, de souliers à la haute anglaise *sans talons rouges*, d'un costume enfin... semblable à celui de Mme LAURENT dans la *Poissarde*, où elle s'est mise si bien et avec tant d'esprit à la portée de son rôle, ce qui du reste lui a valu le plus grand succès.

La Poissarde déjeune le matin avec du café au lait; à midi elle mange une saucisse, un boudin ou une cotelette de porc qu'elle achète à cette marchande qui, le corps renversé en arrière, porte péniblement devant elle un éventaire surmonté d'un fourneau sur lequel cuisent ces comestibles. Cet homme dont vous entendez la voix enrouée crier : *Vin chaud, vin froid, cidre et bière*, est son échanson. L'habitante du marché aime beaucoup le café à l'eau, ce nectar des dieux; elle ne peut donc pas s'en passer après un pareil déjeuner; aussi appelle-t-elle ce petit homme qui agite sa sonnette et se fait verser *une demi-tasse toute sucrée pour deux sous*. J'aurais vivement désiré goûter de cette liqueur suprême pour vous en dire sa saveur; mais j'ai je le confesse, la mauvaise habitude de porter un habit et des chemises blanches; or, n'ayant pas pris la précaution de mettre une blouse, je fus forcé, à peine entré dans le Marché des Innocents, de faire retraite, poursuivi par une nuée de trognons de pommes et de choux.

L'eau-de-vie est, dit-on, le pousse-café; eh bien! si le cœur lui en dit, la femme de la Halle va boire deux ou trois petits verres d'eau d'aff chez M. Paul Niquet.

De sorte qu'au total elle a dépensé pour son déjeuner :

Pain, une demi-livre à dix centimes, ci	0, 10 c.
Deux saucisses, boudin ou une cotelette,	0, 20
Vin, cidre ou bière, 2 verres à 6 liards,	0, 15
Café, une demi-tasse sucrée,	0, 10
Petits verres d'eau-de-vie,	0, 20
	<hr/>
	0, 75 c.

Soixante-quinze centimes ou plutôt QUINZE SOUS, car la poissarde a en horreur le système décimal! à laquelle somme ajoutant un sou ou cinq centimes, on pourrait honnêtement s'empoisonner chez divers restaurateurs de Paris qui, moyennant quatre-vingts centimes, donnent deux plats, un dessert, un carafon de vin de BOURGOGNE et du pain à discrétion.

La poissarde aime la littérature : elle va voir à l'Ambigu *le Monstre, le Vampire*; à la Gaieté *le Château de Grantier, la Mendiant, la Grâce de Dieu*; elle n'aime pas ce grand bâtiment qu'on appelle, l'Opéra où on entend *brailler quatre petites heures seulement, il est vrai, sans rien comprendre*; elle n'aime pas les Variétés, bien que ce soit un fort joli théâtre; mais on n'y pleure presque jamais; elle déteste le Gymnase parce que certains artistes pleurent toujours sans trop savoir pourquoi, et parce que le directeur répète sans cesse que sa salle est pleine, ce qui n'est pas toujours prouvé; elle aime la poésie et surtout la vraie musique, rien ne lui plaît comme l'orgue de barbarie. Parfois, les dimanches et les jours de fête, elle va entendre chanter dans les guinguettes de la barrière du Mont-Parnasse, (mont chéri des neufs sœurs) ou dans celles de Montmartre... voilà qui est plus distingué. Elle adore Béranger (et en cela elle prouve que le génie de ce poète est compris de tous) et aime beaucoup Désaugiers.

Enfin, pour compléter l'esquisse des mœurs de la poissarde, nous ajouterons qu'elle se couche règle générale avant neuf heures du soir et qu'elle se lève avant trois heures du matin.

Nous ne vous avons pas parlé du dîner qu'elle fait en rentrant chez elle; mais le foyer domestique a ses mystères qu'il est difficile de pénétrer : nous n'amplifierons donc pas davantage de peur de vous tromper et de nous tromper nous-mêmes.

BRETAUD-AUBIN.

## LES REPAS CHAMPÊTRES.



La chose la plus antipathique, la plus pénible, la plus douloureuse pour le Parisien, c'est de dîner chez soi le dimanche. L'hiver, à la tombée de la nuit, les bourgeois de la capitale envahissent les restaurants, les tavernes, les gargotes des boulevards, des promenades et des barrières. L'été, le beau temps et la longueur des jours leur ouvrent un champ plus vaste; dès midi, ils s'entassent dans les omnibus, les voitures, les wagons de chemins de fer, et vont chercher au loin, au fond des bois ou sur les bords de l'eau, une pâture qu'ils eussent trouvée meilleure, moins chère et plus commodément au logis, s'ils avaient osé se permettre d'y dîner le dimanche. Telle est l'origine de la grande vogue des



repas champêtres, si communs de nos jours, et par-ait si dépouillés de leur ancienne physionomie.

Autrefois on allait dîner à la campagne une ou deux fois par an, à certaines grandes époques, aux foires solennelles de Saint-Cloud, des Loges, du Lendit, aux fêtes patronales d'un village où l'on espérait rencontrer quelques amis, voir couronner quelque rosière. On préparait cette excursion plusieurs mois à l'avance ; on se cotisait, on s'imposait des corvées. L'un faisait cuire un énorme pâté, l'autre rôtir une belle volaille, un gourmet tirait de sa cave une ou deux bouteilles de ses meilleurs vins, une ménagère apportait un pot de confitures de sa façon ; la société se réunissait à une heure fixe à la Bastille, à la porte Saint-Denis ou à la place de la Concorde. Consultant le nombre de ses membres, elle faisait prix avec un cocher ou une voiture de blanchisseuse pour être transportée à deux ou trois lieues, sans s'inquiéter, l'insouciant, des moyens de retour.

Arrivés à leur destination, les Parisiens s'asseyaient sur l'herbe à l'entrée d'un bois ou auprès d'une fontaine ; les couteaux, les fourchettes, les verres, toujours trop peu nombreux par l'arrivée de plus de convives qu'on n'en

de rendez-vous des promeneurs ; et l'affluence des convives permet d'y donner une nourriture aussi saine, aussi variée, aussi bien apprêtée que dans les salons du Palais-Royal ; le boutiquier de la rue Saint-Denis rougirait aujourd'hui de dîner sur l'herbe. Des parcs comme ceux d'Asnières, d'Enghien et de Rambouillet (qu'il ne faut pas prendre pour autant de parcs aux huîtres), des bosquets comme ceux de Diot, à la grille de Ville-d'Avray, ou du père Bonaventure, aux bords des étangs, prêtent aux dîneurs leurs élégants ombrages et leurs salles de verdure plus indiscrètes, mais tout aussi gaies, tout aussi voluptueuses que les cabinets particuliers de la ville. Si le temps est incertain, on trouve réunis chez Legriél, à l'entrée du parc de Saint-Cloud, les avantages de salons meublés avec luxe, et ceux du tableau brillant et varié qu'offrent la grande avenue de marronniers, les sinuosités de la Seine, et dans le lointain les coteaux de Bellevue, de Meudon et de Fleury.

Tandis que l'aristocratie dédaigneuse prend ses ébats en plein air, sous de vastes ombrages, à l'abri de tout contact grossier, l'étudiant et le bourgeois choisissent des asiles plus simples et plus rustiques. Les uns vont, dans les bois de Châtenay, dîner sur l'arbre de Robinson à cent pieds au dessus



attendait, circulaient de main en main. Souvent un seul couvert suffisait pour tous, et le repas champêtre empiétait ainsi sur les droits futurs de nos banquets politiques à cinq sous. Quand on était bien repu, on songeait à la retraite. Le temps était-il beau, elle s'effectuait sans encombre, soit en voiture, soit à pied s'il ne restait pas de véhicule disponible. Mais qu'il survint un orage, ce n'était plus un retour, c'était une fuite, une déroute. Tout moyen de transport disparaissait ou devenait coûteux au poids de l'or.

- Cocher, où sommes-nous ?
- A la Porte Maillot, à Passy.
- Combien prendrez-vous pour nous ramener tous six à la rue Saint-Denis ?
- Soixante francs.



Et les malheureux bourgeois baissaient la tête. Ils regagnaient leur domicile avec résignation, à pied, mouillés jusqu'aux os, retroussés jusqu'aux genoux, barbotant dans les lacs formés par les ruisseaux. Les toilettes étaient perdues, les poitrines étaient condamnées au sucre de réglisse (Regnault ou plutôt le docteur Véron n'avait pas encore inventé sa fameuse pâte).

Il fallait trois mois au moins pour réparer tous les désastres et effacer les traces de cette excursion ; mais peu importe, on avait fait un repas champêtre. Que les Parisiens aient bien raison d'appeler cela *aller* ou *entrer en campagne*. Plus d'une fois le passage du pont de Saint-Cloud prit l'aspect de la Bérésina, et plus d'un malheureux étouffé dans la foule fut laissé pour mort sur le champ de bataille.

Aujourd'hui tout cela a disparu. Grâce aux vélocifères, aux voitures de toute espèce, et surtout aux chemins de fer qui sillonnent les environs de la capitale, le Parisien peut se permettre les plus lointaines excursions à bon marché, et sans perdre l'espoir de retour. Il va faire une promenade en mer, au Havre, à Dieppe, ou même à Dunkerque, aussi facilement qu'il allait jadis au bal de Sceaux ou au bois de Romainville. Aussi tous les dimanches de la belle saison la population de Paris émigre le matin en masse pour revenir le soir. D'excellents restaurateurs se sont établis aux principaux points

du sol. Quand je dis l'arbre, je me trompe ; j'aurai dû dire les arbres, car le succès qu'a obtenu le premier essai de ce genre a entraîné de nombreux imitateurs. Il y a de Sceaux à Châtenay plus de dix arbres de Robinson, et maintenant le restaurant de la grille de Ville-d'Avray possède lui-même le sien. Figurez-vous d'immenses châtaigniers, autour desquels grimpent les marches d'un escalier comme de larges feuilles de lierre. De distance en distance, à des hauteurs différentes, sont placés des petits cabinets couverts de chaume, où des tables et des bancs invitent à s'asseoir les visiteurs affamés. Si l'on veut être assez heureux pour s'assurer une de ces places d'honneur, plus recherchées qu'une avant-scène de l'Opéra, il faut la retenir plus de huit jours à l'avance. A l'heure fixée les convives viennent se percher dans l'arbre, et du haut de leur nid ils attendent en nouveaux *stylites* que des paniers d'osier leur apportent leurs aliments.

Les canotiers et les loups de mer de la rue des Bourdonnais vont par eau dîner à la Maison-Rouge en amont du pont de Neuilly, ou chez le père Tissot, vis à vis de l'établissement de Charenton, triste choix qui met en regard l'ivresse et la folie.

Les ouvriers, les petits ménages, bras dessus bras dessous, portant des melons ou de grosses pièces de viandes rôties, se dirigent vers les guinguettes de Romainville ou des barrières, qui leur prêtent un abri à la condition d'être chargées de la fourniture du potage, du pain et du vin.

Il n'y a plus aujourd'hui que quelques âmes privilégiées qui, dans leur candeur et leur amour des plaisirs champêtres, vont encore chercher sur l'herbe, loin de toute habitation, la table et les chaises d'Adam. Mais nous ne sommes plus dans le paradis terrestre, et il faut se méfier quelquefois des fruits que portent les arbres. Dernièrement deux dames s'étaient rendues en promenade dans le petit bois de Buc, près de Versailles ; arrivées dans un endroit solitaire, elles s'assirent sur l'herbe à l'ombre d'un grand arbre touffu, et dînèrent gaiement avec des provisions qu'elles avaient apportées. Ce repas champêtre terminé, l'une d'elles, se sentant gagner par le sommeil, renversait sa tête en arrière, lorsque tout à coup elle se leva en poussant un cri d'horreur. A l'une des branches élevées de l'arbre se balançait au dessus de leurs têtes, comme une épée de Damoclès, le corps d'un pendu dont les traits défigurés attestaient la lente et cruelle agonie.

BOREL D'HAUTERIVE.





Le melon, espèce de concombre, dont l'aspect réjouit l'œil, flatte l'odorat par son parfum, caresse le palais par sa saveur vineuse, sucrée et tout à la fois rafraîchissante. Ce fruit est sain, mangé avec modération ; mais mangé avec excès, il peut entraîner de graves inconvénients. Simon Pauli dit, d'après Nonnus, que, pris sans modération, il a causé la mort de quatre empereurs. Paul II, pape, mourut aussi d'une indigestion de melon. Clément VII en mangeait avec avidité, même pendant la maladie dont il mourut. Simon Pauli rapporte qu'un médecin regardait les accidents causés par l'excès de ces fruits comme si graves, qu'ayant fait construire une maison avec les bénéfices qu'il avait tirés de l'exercice de sa profession, il fit écrire en lettres d'or, au dessus de sa porte, le distique suivant :

« Le concombre et le melon  
« M'ont fait bâtir cette maison. »

Nous n'avons pu, en dépit de toutes nos recherches, trouver une raison plausible du dicton populaire qui fait appliquer la dénomination de « MELON ! » sous forme d'injure ou tout au moins d'ironie, à tout homme paraissant doué d'une médiocre somme d'intelligence.

Si le melon pouvait parler, il nous semble qu'il serait fondé à tenter une action en diffamation.

E. DUPLESSIS.



Nous ne savons si c'est le bienheureux S. HARENG qui a donné son nom à l'excellent poisson de mer son homonyme, ou si celui-ci, au contraire, a emprunté sa dénomination au saint solitaire ; mais il parut dans le quinzième siècle un petit poème sur la vie de S. HARENG, glorieux martyr, où, sous le voile d'une assimilation très hardie pour l'époque, on y donne des détails culinaires assez curieux sur le profit qu'on tirait alors de ce poisson.

« Entre Boulogne et l'Angleterre  
« Fut pris le corps de saint Hareng,  
« Qui souffrit plus que saint Laurent.  
« A Dieppe son corps fut porté,  
« Puis il fut mis en la fumée,  
« Pendu en guise de larron  
« Et depuis mangé au cresson,  
« Au vinaigre, à la moutarde.  
« Tant est gracieux et courtois,  
« Qu'on le mange avec des pois ;  
« Et les bonnes gens de village  
« En font souvent de bon potage :  
« C'est grand péché que saint Hareng  
« Soit martyr aussi souvent. »

E. DUPLESSIS.

### REPARTIE DU GASCON.

Le pape Pie IX a une grande affection pour les Français, aussi aime-t-il beaucoup à leur adresser la parole toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Il y a quelque temps qu'un chef de bataillon d'un de nos régiments de ligne à l'armée d'Italie lui étant présenté, le pape, après les premières félicitations d'usage, lui demanda de quel département il était.

De la Haute-Garonne, répondit l'officier.

Eh bien ! commandant, reprit Pie IX, quelle différence faites-vous entre la Garonne et le Tibre ?

Oh ! Saint Père, la Garonne est le plus beau fleuve de France ; mais votre Tibre, avec votre permission, en vingt-quatre heures je le mettrais en bouillottes.

*Psyché* est un charmant journal de Mode et de Littérature, dont les conseils ont un cachet de bon goût, qui le distingue de tous ces recueils qui se publient sous les auspices de la mode ; sa chronique de la mode du dernier numéro est rédigée avec tant d'esprit et de grâce par Mlle E. Lender, que nous pensons faire plaisir aux aimables maîtresses de maison qui veulent bien nous lire, en leur donnant ce charmant article, et nous sommes persuadés que, quand elles l'auront lu, elles s'empresseront d'envoyer une demande d'abonnement au bureau de ce journal, rue Fontaine-Molière, 41.

Depuis Agnès Sorel jusqu'à nos jours, les favorites ont fait bâtir bien des châteaux, habité bien de mondaines retraites, patroné bien d'aimables ermitages ; mais jamais Diane de Poitiers, Gabrielle, Pompadour et Dubarry, qui s'ennuyaient si bien dans leurs somptueux manoirs, n'eurent autant de villas, de palais, de chalets et de cottages que n'en a la mode en ce moment !... Heureuse mode ! déité fugace et charmante !... tu sais être partout à la fois ; on te retrouve dans les maisons des champs comme dans les plus somptueuses demeures, sous la voûte onduleuse des oliviers comme sous la coupole dorée des palais. Mais par ce beau mois de juin, c'est à la campagne, c'est aux eaux, c'est dans les douces vallées des fières Pyrénées et des Alpes gigantesques, c'est sur les plages aux longs bruissements de la Méditerranée, sur les grèves volcaniques de l'Océan qu'il faut aller te trouver !...

Pauvre Psyché, pour l'atteindre, pour aller prendre tes ordres et servir d'écho à tes commandements, il me faudrait tes ailes infatigables et ton pouvoir surhumain ; mais l'art rapproche les mortels de la divinité, et si Psyché ne peut visiter en un seul jour toutes les résidences élégantes, sourire à toutes les femmes chez qui la mode a fait une halte amicale, elle peut, grâce à la vapeur, à ses mille relations, avoir des données certaines sur ce qui se fait, par exemple, dans les principaux établissements de bains, où l'élite de la société, non seulement de Paris, mais de l'Europe entière, se donne rendez-vous en ce moment !

Prendre la détermination de partir est l'affaire d'une seconde. Quoi de plus facile que de dire : « Je partirai demain ; demain, j'irai à Dieppe, ou bien au Mont-d'Or ; non, j'irai à Saint-Valéry, ou plutôt à Bade-Baden ; je veux voir le grand monde, regarder ruisseler l'or sur un tapis vert, toujours ignoble, il est vrai, malgré les valeurs auxquelles il sert d'ostensoir. Mais qu'importe !... j'aurai vu, je pourrai repartir aussitôt pour trouver une résidence moins agitée. » Tout cela est très-facile à dire ; mais la nuit que Dieu a donnée à l'homme non seulement pour reposer, mais aussi pour réfléchir, la nuit porte conseil ; on repasse mentalement en revue sa toilette et sa propre personne ; une dent fait mal, il serait imprudent de s'éloigner sans y avoir fait donner des soins intelligents par M. Horay. Ce n'est pas au fond d'une province qu'on trouverait un dentiste au-si habile que ce praticien, dont le savoir fait autorité. Et s'il fait froid, s'il fait de la poussière sur la route ?...

Mais il est indispensable de demander en toute hâte un Talma d'été à Mme Verrier-Richard ; rien de plus indispensable !... Rosine !... levez-vous, courez chez Mme Verrier-Richard ; comme tous les vrais artistes, elle est matinale, elle sera levée !... Mais un talma, c'est fort bien, c'est un objet de pure utilité !... Rosine, je sais que Mme Verrier-Richard a d'adorables écharpes de taffetas blanc, à encadrement de rubans orientaux, des mantelets non doublés, des écharpes-mantelets d'une coupe toute nouvelle ; qu'elle m'en apporte. Ah ! mon Dieu ! j'allais oublier ! Rosine, passez chez M. Billard ; vous lui demanderez pour tout de suite une amazone de fantaisie ; vous savez, celle à corselet à basquettes, en piqué blanc anglais ; la jupe en taffetas couleur poussière, qu'il n'oublie pas le gilet mousquetaire à boutons ciselés ! C'est qu'il fait admirablement les amazones, ce M. Billard, sans compter que personne n'habille mieux que lui nos élégants et nos fashionables !... Allez, Rosine, allez, dépêchez-vous.

Ah ! que je suis étourdie !... Est-ce que je puis me rendre aux eaux sans corset de bain, sans corset de voyage, et même sans un corset de bal ?... car je veux danser, monter à cheval, gravir les montagnes, mener en un mot la vie d'un vrai lutin, aux eaux !... pour ma santé ! Vous voyez bien, Rosine, qu'il faut absolument que Mme Billard songe à me couper, en toute hâte, des corsets ; je la sais très occupée, accablée de commandes ; voilà ce que c'est que d'avoir du talent... c'est trop juste... Mais elle sait se multiplier !... Rosine ! — Madame. — Eh bien ! vous vous en allez sans me dire un mot ? — Pardon, madame, mais... — Mais il est quatre heures, cinq heures du matin, que sais-je ?... et vous dormez encore ?... Peut-on dormir au moment d'un départ !... Vous ne pensez à rien !... comment, vous ne pouvez pas me dire qu'il me faut une ombrelle de promenade à pied et une pour la voiture ?... Les miennes sont jolies ; mais, Farge qui crée toujours du nouveau, doit avoir quelque chose de plus inédit, et de plus recherché ! voyez donc Farge. Je parie que vous ne pensez pas à prendre par la rue de la Paix pour entrer chez Fritz ; le teinturier du monde élégant ; vous savez bien qu'il a dû nettoyer mon cachemire noir, remettre à neuf mon volant de blonde ; vous savez bien aussi qu'il devra, sitôt que je serai partie, nettoyer et apprêter toutes les tentures de mon appartement !... Allons, hâtez-vous ! Rosine ; quand vous serez rentrée, vous m'accompagnerez jusque chez Mme Châlet Rablier : c'est une trop gracieuse femme pour que je n'aie pas lui faire mes adieux ; Mme Châlet est plutôt l'amie que la marchande de ces clientes !

Rosine s'esquive enfin, non sans faire une petite moue significative ; la pauvre enfant s'était couchée bien tard ; dame ! elle avait relu pour la centième fois la douce lettre de son beau et grand cousin, sous-officier dans les carabiniers, et dont le style est aussi effilé que le sabre ; la pauvre camériste s'était endormie après cette lecture, et faisait le rêve le plus sentimental, quand un impérieux coup de sonnette l'a ramenée à l'aride réalité



d'une vie monotone et assujettissante. Enfin Rosine marche, la fraîcheur du matin ranime son teint, l'aspect d'un détachement allant au champ de manœuvre la fait soupirer, elle oublie le passé pour songer à l'avenir et elle chemine toujours dans ces rues de la grande ville, rues presque désertes, et qui seront encombrées dans deux heures; Rosine va donc se hâter de faire ses commissions; elle en a tant qu'elle en oubliera la moitié; mais à qui la faute?

Quand la maîtresse de Rosine se trouva seule, elle se mit à réfléchir à son tour sur la spontanéité de son départ, et ne put s'empêcher de rire toute seule de l'étrange idée qu'elle avait eue la veille... Partir du jour au lendemain quand M. Nanne de Verneuil, rue des Marais, achevait de lui broder quatre objets ravissants, et destinés à être portés ensemble, puisque tous les dessins étaient combinés à ce sujet; savoir, un gilet, un mantelet, un caraco et son jupon; les trois dernières pièces produites en taffetas d'Italie, le gilet en moire: exécutées en soie de couleur, sur une disposition toute nouvelle, ces délicieuses broderies devaient faire la plus grande sensation là où il plairait à cette dame de porter ses pas. Eh bien! Mme Nanne est l'activité même; mais les chefs-d'œuvre de broderies ne s'exécutent pas à la vapeur; il fallait attendre encore que Mme Verrier-Richard, tout infatigable qu'elle soit, prit le temps rigoureux de couper et de faire robe, mantelet et gilet; tout ceci faisait huit grand jours. La dame se résigna, et employa parfaitement ce délai; car, bien que jeune et belle encore, elle crut devoir aller trouver Mme Chantal, rue Richelieu, pour rétablir l'uniformité de sa chevelure d'ébène; elle ne manqua pas de se pourvoir, chez M. Chalet-Rabier, de manteaux de lit, de peignoirs à entre-deux, de chemises amazones et de délicieux canezous; se décidant à emmener sa petite fille, elle voulut qu'elle fût aussi bien mise qu'elle, dans le dernier goût, et pour cela faire elle la conduisit chez Mme Lecler-Ducellier, sa bonne amie, c'est ainsi que la petite appelait son aimable légère; là notre dame en question prit trois costumes distincts, un en mousseline-laine imprimée, pour mettre tous les jours, avec petite antoinette tournante, bordurée de Valenciennes; un mise Watteau en nausouck et borderie anglaise; un troisième en mousseline claire, avec plumetis, entre deux de Valenciennes et bandes de petits plis, forme Pompadour; écharpe de soie grenadine.

Pour elle-même, la dame prit, chez Mme Châlet, quelques petits bonnets ornés de rubans façonnés, un déshabillé Pompadour pour sortie du matin; parmi les autres acquisitions qu'elle fit, en objets à emporter, il faut citer un appareil réfrigérant, portatif et commode, de Chevalier; quelques boîtes de pilules ferrugineuses de Villette, souveraines pour rendre à l'estomac sa force primitive, et quelques chaînes hydro-électriques d'un effet incontestable dans toutes les affections nerveuses.

La huitaine dont nous avons parlé fut donc parfaitement employée. Il fallut retourner voir encore une fois le *Juif-Errant* à l'Opéra, et y paraître avec tout le luxe qu'exige une réunion d'élite; le signal du départ fut enfin donné. Rosine monta intrépidement, à la manière anglaise, sur le second siège de la berline; et, tandis que sa maîtresse saluait de la main plusieurs cavaliers présents à son départ, la gentille femme de chambre envoyait aussi de loin un signe d'adieu à un beau et grand garçon, qui lui faisait un salut militaire. Psyché retrouvera aux eaux la maîtresse et la suivante.

ELIE LENDER.

### LA NAISSANCE DE BACCHUS.

Au milieu des flammes, Bacchus  
Reçut, comme on sait, la naissance :  
Des Nymphes tous les cœurs émus  
Eurent pitié de son enfance,  
Et, de cendre encor tout couvert,  
Le plongèrent dans leur fontaine.  
Leur attente ne fut point vaine ;  
Son cœur leur fut toujours ouvert,  
Et depuis ce temps avec elles  
Toujours il aime à se mêler ;  
Si nous osions le séparer,  
Dans quelques fêtes solennelles,  
Nous éprouverions que ce Dieu  
Est encor pour nous tout de feu.  
Mais abandonnons le langage  
Que les Muses nomment divin ;  
Disons en deux mots que le sage  
Met toujours de l'eau dans son vin.

M. M.

### MÉSAVENTURES DE M. AMBROISE.

ETAMPES, 20 mai. — Depuis l'ouverture de ce théâtre les artistes en représentation qui s'y succèdent lui donnent une animation et un attrait peu communs, lorsqu'il leur est permis de s'y produire, ce qui n'arrive pas tous les jours; voyez plutôt.

Les affiches annonçaient entre autres reprises, pour dimanche 16 mai, *les Suites d'un feu d'artifice*, par MMes Octave, Bader et M. Ambroise... Il y avait foule, et, tandis que le directeur et ces dames criaient et tempêtaient contre ce qu'ils appelaient l'inexactitude de leur camarade, que nos jolies voyageuses étaient menacées d'en être pour leurs frais de toilette, et qu'elles se prenaient à gémir parfois sur le sort de M. Ambroise, qu'elles se figuraient broyé, le tenant pour incapable de manquer à sa parole et de leur brûler la politesse, lui, le malheureux, il quittait Paris pour se rendre à la ville qu'il croyait être sa destination, mais donnant tout à fait à côté.

Ne riez pas, ceci n'est pas de la *fantasia*, mais de l'histoire, et l'histoire lamentable d'un comédien dans l'embarras.

Plaisanté depuis quelques jours par ses camarades du Vaudeville, qui ne l'appelaient plus que *le Comédien d'Etampes*, E. Ambroise n'avait oublié que de se faire donner par écrit le nom de la ville où il était attendu. Etampes, se disait-il, n'est qu'une allusion. Ils disent Etampes, et c'est à Corbeil que je dois aller. Perlet a illustré *le Comédien d'Etampes*; peut-être qu'un jour on écrira pour moi *le Comédien de Corbeil*.

A l'heure indiquée, il était donc sur le chemin de fer de... Corbeil, et, arrivé de bonne heure, il s'empresse de se faire conduire au théâtre, accompagné d'un ami et de quelques paquets. — Dépêchons-nous, lui dit le guide, nous arriverons trop tard.

Ce langage ne frappa pas du premier coup l'artiste en pérégrination. Une seule chose l'occupait, c'était de s'assurer si les affiches annonçaient la grande représentation à laquelle il devait participer.

De longtemps il n'en aperçoit aucune. Plus loin ses yeux se portent sur un fragment décoloré et un lambeau qui semblait avoir annoncé *la Mendiant*. — Bah! nous sommes en province, et l'afficheur n'est point encore passé par là! cheminons toujours. Une seconde, une troisième feuille, non moins épargnée que la première, s'étalent à ses yeux. Son spectacle n'est pas plus annoncé, et M. Ambroise commence à s'en émouvoir quelque peu. — On ne joue donc pas ce soir à Corbeil? dit-il au commissionnaire qui suivait les variations d'un visage des plus ébahis. — Faites excuse, Monsieur, les comédiens travaillent depuis l'issue de la messe, et si vous ne vous hâtez, je crains fort que la représentation ne vous passe devant le nez. — Vous êtes fou, mon brave homme. — Pas si fou que nous en avons l'air. Et, après une pause: — Là! que vous disais je?

Ils venaient de déboucher sur une place, et sur les accords d'une musique étourdissante et à la voix rocailleuse d'un directeur paradiste qui criait à tue-tête... non! sur la tête du public sortant: « Si vous êtes satisfaits, faites-en part à vos amis et connaissances!... » la réalité se fit jour, et M. Ambroise, pour s'assurer si c'était à Corbeil ou à Etampes qu'il devait jouer, voulut se faire conduire au véritable théâtre de l'endroit, celui qu'il avait entrevu n'étant qu'une baraque de saltimbanque. — C'est inutile, riposta le guide, on n'y joue pas; c'est la Saint-Honoré, et nos Corbeillais sont presque tous en foire de Melun.

La chute de l'Obélisque sur la nuque d'un passant ne lui produirait pas plus d'effet que le raisonnement du dernier des Corbeillais sur l'esprit de M. Ambroise.

— Je me suis donc trompé? s'exclama-t-il; et ce n'était pas décidément à Corbeil que je devais jouer: ce ne peut être qu'à Melun. Allons donc à Melun, et réparons le temps perdu.

Vouloir et tenir sont deux: Le chemin de fer ne va pas jusqu'à Melun, il s'arrête à Corbeil, et l'on ne peut circuler de l'une à l'autre de ces villes qu'en voitures traînées par des chevaux.

— Vous n'en trouverez pas, mon maître, dit malicieusement le cicérone, qui commençait à comprendre, et à moins d'aller à pied...

— Que la peste l'étouffe!... Et s'adressant à son compagnon d'infortune: — A tout prix il nous en faut une.

Lorsque la voiture leur fut amenée, la soirée était déjà fort avancée; on prit place, et fouette cocher.

A une lieue de là M. Ambroise, qui ne franchissait pas au gré de ses désirs l'espace de Corbeil à Melun, voulut s'assurer du moment de l'arrivée.

— A onze heures... mon bon bourgeois; mes bêtes sont fatiguées, et dans un jour comme celui-là on n'est pas bien alerte.

— Que ne le disais-tu plus tôt?

— Vous ne me l'avez pas demandé, et je n'ai pas pour habitude de questionner la pratique.

— Alors, rebroussons chemin, et conduis-nous à la station; peut-être arriverons-nous assez à temps pour rentrer à Paris, et filer sur la ville à laquelle je suis attendu.

Malheureusement le convoi venait de partir, et avant deux heures, nul autre ne devait prendre cette direction.



— Comment les employer ? dit piteusement M. Ambroise, ces deux heures de pénibles réflexions.... En dînant ! car je n'en puis plus de fatigue et de faim.... Disons donc, et une autre fois je ne me laisserai pas prendre à ne pas demander où je dois aller.

On se mit à table, et au quart d'heure de Rabelais une dernière épreuve était réservée à nos voyageurs : il leur manquait onze francs pour payer la carte et retourner à Paris.

Ils ne connaissaient personne à Corbeil.

Un employé du chemin de fer les tira d'affaires en leur avançant cet argent. De sorte que, tout compte fait, cette laborieuse journée, qui promettait plaisir et succès, se traduisit en une foule de tribulations et en vingt-cinq francs inutilement dépensés.

Pour le pauvre directeur, à qui l'on demandait : la pièce ou l'argent ! sans les beaux yeux de Mme Octave et ses calines révérences, c'en était fait de la recette.

Nous prévenons M. Ambroise que ses partenaires ont promis, pour eux et pour lui, une prochaine représentation à ETAMPES. Qu'il ne l'oublie pas, tout chemin ne mène point à Rome.

SOUBIRANNE.

### CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.



L'HISTOIRE de ce spectacle serait toute une époque, et comme nous ne sentons en nous aucune des qualités du poète épique, au lieu de nous étendre sur ce sujet, nous nous renfermerons dans les limites beaucoup plus restreintes d'un simple aperçu rétrospectif, avant d'arriver à l'époque actuelle.

Ce genre de spectacle est un des plus anciens de Paris. Fondé en 1780 par ASTLEY, écuyer anglais qui avait importé sur le

continent les exercices d'équitation et de voltige, il était établi à l'entrée du faubourg du Temple, presque au même endroit où nous l'avons revu depuis. En 1783, ANTONIO FRANCONI, forcé de s'expatrier à la suite d'une affaire d'honneur, vint en France, et comme il fallait vivre, tout issu qu'il était d'une famille patricienne de Venise, il s'associa avec ASTLEY. Au bout de quelques années il lui succéda, et lui, ainsi que ses enfants, formèrent le principal élément de la troupe équestre. En 1802 il avait quitté l'emplacement du faubourg, et était allé ouvrir son spectacle dans l'enclos de l'ancien couvent des Capucines. Peu à peu, le genre qu'il exploitait prit de l'extension, et aux simples scènes à deux interlocuteurs, jouées dans l'enceinte hippique, telles que les deux *Clowns*, *Rognolet* et *Passe-Carreau*, s'adjoignirent bientôt quelques pantomimes représentées sur un théâtre construit à l'une des extrémités du Cirque. Nos pères se rappellent encore avec grand plaisir le *Sergent Suédois*, la *Mort de Turenne* et surtout le *Damoiel* et la *Bergerette*, où madame MINETTE FRANCONI obtenait un double succès de talent et de beauté. L'ouverture de la rue Napoléon, aujourd'hui rue de la Paix, ayant été décidée vers 1800, le manège de Franconi dut quitter l'enclos des Capucines et transporta ses pénates dans une salle élevée, entre les rues Monthabor et Saint-Honoré, à peu près à l'endroit qu'occupe de nos jours le bal *Valentino*. La vogue fut assurée à cet établissement, où le cerf *Coco* et l'éléphant *Baba*, que n'a pas fait oublier son successeur *Kioumy*, jetèrent un vif éclat.

Comme il n'y a rien de stable en ce monde, l'installation du Trésor dans la nouvelle rue de Rivoli, en 1816, exigea, pour l'intérêt de la sûreté publique, que ce théâtre disparût de son voisinage. Hommes et bêtes, l'un portant l'autre, regagnèrent donc leur berceau primitif, et le faubourg du Temple put, après plusieurs années d'exil volontaire applaudir de nouveau à son spectacle de prédilection. Il faut dire que cette faveur du public n'abandonna jamais les Franconi, et un témoignage bien flatteur leur fut donné de l'estime qui les entourait lors de l'incendie de leur salle en 1826; car indépendamment de la somme considérable qu'ils durent à la munificence royale de Charles X, de nombreuses souscriptions les aidèrent à réparer leurs pertes et à faire construire sur le boulevard du Temple le magnifique vaisseau qui depuis s'est vu métamorphosé un instant en *Opéra-National*, et est redevenu actuellement *Cirque-National*, dénomination impropre, s'il en fut jamais, puisque ce théâtre n'a pas de manège et n'est uniquement consacré qu'aux drames militaires.

Après diverses vicissitudes, conséquences presque inévitables d'un incendie pour les théâtres, cet établissement fut acquis, en 1837, par

M. DEJEAN, nommé directeur, avec l'autorisation de donner des représentations équestres aux Champs-Élysées.

Pendant plusieurs années, ce théâtre mena de front le manège et les mîmodrames militaires; on peut dire qu'il s'est livré sur sa vaste scène plus de batailles et dépensé plus de poudre qu'un simple potentat n'en voudrait pour sa consommation habituelle. Ce n'est que depuis trois ou quatre ans que, s'étant dessaisi d'une partie de ses attributions, M. DEJEAN céda à un nouvel entrepreneur la salle du boulevard, et se restreignit à l'exploitation pendant l'été du superbe amphithéâtre qu'il avait fait élever dans le carré Marigny; mais aussi, à partir de ce moment, quel développement il donna à ce genre de spectacle ! On peut proclamer sans hésitation qu'en aucun temps une impulsion si brillante ne lui avait été donnée. Aussi habile administrateur qu'esprit ingénieux, M. DEJEAN, chaque année, chaque mois, chaque semaine, invente quelque surprise nouvelle, et il faut aussi reconnaître qu'il est en cela merveilleusement secondé par ADOLPHE FRANCONI, le digne héritier de son nom.

Si la mémoire des BASSIN, des LAGOUTTE, des PAUL, des BASTIEN s'est transmise jusqu'à nous, devons-nous penser que les LALANNE, les LÉONARD, les NEWSOME le leur cèdent sur quelque point ? Personne de nous n'a oublié ANTOINETTE LEJEARS, CAMILLE LEROUX, non plus la gracieuse PALMYRE ANATO; mais faut-il induire de là que l'intrépidité de CORALIE DUCOS, que de la gentillesse de VIRGINIE TOURNIAIRE, que la grâce sémillante de Mme ADAMS n'aient pas aussi leur charme ? Quant à la haute école, elle est représentée par le célèbre BAUCHER et par Mmes MARIA D'EMBRUN et NEWSOME. Quel que soit pourtant le mérite relatif de ces dames, on ne peut s'empêcher de donner un souvenir de regret à cette inconstante CAROLINE LOYO, qui est allée chercher sous un ciel étranger les applaudissements qui pourtant ne lui faisaient guère défaut chez nous.

Que dirons nous d'AURIOL, dont la gentillesse défraya si longtemps les plaisirs du Cirque. Il se repose un peu aujourd'hui sur ses lauriers, et laisse le champ plus libre à une nouvelle pléiade de CLOWNS, chez qui la grâce ne le cède en rien à la souplesse et à l'audace. Si l'on voulait passer en revue toutes les merveilles qui chaque soir se déroulent sous les yeux du spectateur, sans qu'il en résulte pour lui le moindre effroi, cet article n'aurait pas de terme. Bornons-nous à mentionner l'exercice de *la Perche*, qui dépasse en équilibre ce que l'imagination pouvait rêver de plus fantasque; et *l'Echelle chinoise*, où figurent avec un égal succès les deux frères SIEGRIST, HENRY et LEROY, qui, sans doute jaloux de leurs émules CANDLER et LARISTI, ont voulu donner un pendant à *la Perche*. Il serait, en effet, difficile de décider lequel de ces deux exercices gymnastiques est le plus propre à exciter la curiosité.

Aujourd'hui nous nous sommes exclusivement occupé des artistes; dans un prochain article nous parlerons des chevaux, qui, eux aussi, peuvent bien revendiquer leur part de gloire, acteurs modestes, se contentant d'un picotin d'avoine pour appointements et pour feux de quelques morceaux de sucre. Nous ne disons pas cela, cependant, pour le CHEVAL GASTRONOME. Celui-ci fait exception, et ne se tiendrait pas satisfait pour si peu. Il lui faut une table plus copieusement servie; mais comme mondité cheval, en sa qualité de gastronome, rentre expressément dans la spécialité de notre journal, nous lui consacrerons exclusivement un article dans notre prochain numéro.

E. DUPLESSIS.

### L'ÉPITHALAME DU PAUVRE.

Luxe et richesse en ménage  
Ne font pas le vrai bonheur,  
Mieux vaut avoir en partage  
Tendresse et bonté de cœur.  
On s'aime et l'on vit en paix,  
Puis le bonheur vient après,  
Et l'amour  
A son tour  
Redouble de jour en jour.

Le riche dans la mollesse  
Meurt d'ennui, d'oisiveté;  
Mais pour nous point de paresse,  
Car notre temps est compté.  
Travaillant toujours tous deux,  
Nous nous trouverons heureux,  
Et l'amour, etc.

Le riche, par étiquette,  
Pour sa femme à trop d'égard;  
Le jour point de tête-à-tête;  
La nuit ils font lit à part.  
Dans notre chambre tous deux,  
L'union nous rend heureux,  
Et l'amour, etc.



**GATEAUX DE MACÉDOINE DE FRUITS.**

L'immense variété des fruits nous donne des moyens agréables de diversifier tous nos aliments. Il ne faut que du goût et un peu de soin pour les marier avec harmonie et produire mille morceaux aussi parfumés que délicats. Sans vouloir entrer dans le détail prolixe de tout ce qui est en usage aujourd'hui, voici les objets qui, par leur mélange, ont paru le mieux réussir : je laisse aux dames le soin de diriger elles-mêmes les travaux des amateurs.

L'abricot mêlé à la pêche avec quelques fleurs d'œillet ou de jasmin fait une pâte agréable, suspend le jugement et le laisse souvent indécis.

La pêche avec l'écorce de citron et quelques framboises réussit encore assez parfaitement pour faire chercher ce que ce peut être. La poire et le coing mélangés avec la grenade et une pointe d'ambre font un mélange délicieux, dont les tempéraments échauffés doivent s'abstenir.

Les marrons, avec l'écorce de citron et la fleur d'oranger, se marient fort bien ensemble. Les amandes, avellanes, fleurs d'oranger et pistaches donnent une pâte excellente et salubre en été. La groseille, la fraise et la framboise sont encore très saines et d'un parfum délicat et sain. La pistache avec les noisettes et les marrons fait assez bien, quoique un peu difficile à digérer.

Les raisins de Corinthe, avec les pistaches et la figue de Provence, donnent des pâtes agréables et très adoucissantes.

Les pommes fondantes, avec raisins de Damas et quelques amandes douces, forment un mélange très sain, mais peu savoureux.

La framboise, unie à la cerise et à l'épinevinette, se marie très heureusement et rafraîchit beaucoup.

Enfin l'ananas avec le citron confit, la fraise et la framboise, réussit encore d'une manière aussi agréable que salubre.

En voilà assez de dit sur cette partie pour en donner une idée générale à tout le monde ; je me bornerai seulement à engager tous les amateurs à ne jamais employer au-delà de trois ou quatre espèces de fleurs ou de fruits dans leurs mélanges ; car leur plus grand mérite ne consiste pas à en faire une compilation multipliée, mais un ensemble délicieux qui laisse le jugement suspendu entre tel ou tel objet que chacun croit y pouvoir entrer ; il est intéressant que ceux qui en mangent cherchent quelque temps ce que c'est ; mais il faut aussi qu'on puisse le deviner ; autrement c'est un ensemble qui, à force d'avoir le goût de tout, ne ressemble plus à rien.

Quant à la manière de les employer avec toutes sortes de pâtes, nous renvoyons nos lecteurs aux articles que nous avons déjà donnés sur la pâtisserie.

Cependant lorsque les sucs qu'on mélangera seront trop épais, on pourra y mêler un peu d'eau tiède, cela les rendra plus coulants, plus faciles à pétrir la fleur de farine, et plus salutaires à la santé.

Les ouvrages aux marmelades de fruits et de fleurs parfumées, et dont les artistes font un si grand mystère, consistent uniquement dans des mélanges harmonieux, conformes à ceux dont nous avons parlé ci-dessus, mais dont il nous est impossible de déterminer plus positivement les doses, parce que les fleurs, fruits et parfums, donnant plus ou moins de sucs, suivant les climats, les saisons et l'espèce de plantes qui les a produits, ne peuvent s'évaluer que sur des à peu près. Il suffira de laisser toujours un peu dominer l'objet principal que l'on préfère, en se rendant avare de tout ce qui a une saveur trop forte ou un parfum trop élevé. C'est donc uniquement au goût, à l'expérience et au jugement des dames à fixer le choix et l'union de tous ces époux, afin de n'en former que des mariages heureux qui réunissent tous les suffrages.

J. LE C.

**REVUE DRAMATIQUE.****DÉLASSEMENTS-COMIQUES.****LA CHASSE AU LION,**

Vaudeville en deux actes, de MM. Lascaux, Avenel.

En lisant ce titre on croit se trouver transporté dans quelque désert de l'Afrique, entendre le rugissement profond du lion et voir se précipiter dans l'ancre du terrible animal quelque élève intrépide de Gérard ! Eh bien, ce n'est pas cela du tout ; le lion n'est autre que Henri Delaroche, jeune libertin, qui prend la fatuité et l'impertinence pour de l'élégance et de la distinction ; il est libéral, prodigue, et dépense royalement l'argent des autres. Mais l'argent de qui ? Quel est celui qui se fait ruiner par ce jeune débauché ? Voilà le plaisant de la chose ! Le lion deviendra un pigeon,

que plumera un escroc nommé Baruch. Ce vieil usurier cherche à lui faire épouser la fille d'un riche baron que le jeune homme a vue dans le monde l'hiver dernier. Une fois le contrat signé, Henri doit donner à son associé cent mille francs de remise sur cette bonne affaire. Mais heureusement pour lui le baron a dans sa maison un certain M. Rifalot qui, quoique fort honnête homme, flaire les intrigants avec une adresse, une perspicacité que lui eût enviée le célèbre Vidoc. Enfin il devine à première vue que Delaroche et son mentor ont de mauvaises intentions, et il s'apprête à déjouer les coupables projets que formeront probablement les deux intrigants.

Sur ces entrefaites, le baron, étant allé faire une promenade à cheval, a été emporté par sa monture, et eût été infailliblement tué si Daniel ne se fût pas trouvé là. Daniel, dès son jeune âge, a été confié au fermier Jacques, qui, malgré ses recherches, n'a pu découvrir la famille à laquelle son pupille appartient. Le baron pour reconnaître le dévouement du jeune homme l'emmène avec lui à Paris, et Daniel quitte le village, le père Jacques et sa fille Madeleine ; mais il aime sincèrement cette jeune fille, et il lui promet de revenir bientôt et de lui rapporter pour toujours son cœur et sa main.

Au second acte, nous sommes à Paris dans la maison du baron ; l'usurier Baruch subvient toujours aux folles dépenses de Henri, afin que le beau-père ne découvre pas que son futur gendre en est réduit aux expédients ; il a trouvé aussi un autre moyen pour hâter le mariage ; avant d'être fripon il a été notaire, et comme tel il possède des papiers établissant authentiquement la naissance d'un neveu du baron. Il présente à ce dernier Henri Delaroche comme étant le fils de son frère, et cela décide tout à fait le père crédule à accorder sa fille. Mais la jeune Anna n'aime pas son fiancé ; elle voit tous les jours Daniel ; il a été élevé avec elle, il a été le compagnon de ses jeux, l'ami de son enfance, et l'amitié de l'enfant a fait place à l'amour de la jeune fille. Daniel ignore cet amour ; car son cœur, tout à Madeleine, ne sait pas deviner le secret d'Anna.

Nos deux aventuriers, en apprenant l'arrivée de Jacques et de Madeleine, craignent que leur présence ne dérange des plans si habilement conçus ; alors ils forment le projet d'enlever la jeune Anna de la maison de son père, persuadés qu'elle préférera le mariage au déshonneur. Ils pénètrent donc dans sa chambre, et cherchent à s'emparer d'elle ; mais elle parvient à s'échapper de leurs mains, et tout le monde accourt à ses cris. Les masques tombent, et l'on reconnaît Henri Delaroche et M. Rifalot. Ce dernier s'est substitué à l'homme qu'Henri avait fait venir pour le seconder, et par ce moyen il prend les coupables en flagrant délit ; il établit ensuite par des preuves écrites que Daniel est seul le neveu du baron, que Delaroche n'est qu'un aventurier et que Baruch a déjà été flétri par la justice. Grâce à l'intrépide chasseur tout va pour le mieux ; Anna renferme son secret dans son cœur ; Daniel et Madeleine vont au village, Henri va à Clichy, Baruch va au bagne !

Nous demandons qu'on accorde le prix Monthyon au directeur des Délassements-Comiques, pour tous les enfants trouvés qu'il recueille sur son théâtre ! Nous croyions que *l'Argent par les Fenêtres* était le dernier son de cette corde qu'on a fait vibrer tant de fois qu'elle en est usée et muette ; mais nous nous sommes trompés ; ici nous retrouvons encore l'enfant confié à la garde du fermier, nous assistons encore à cette éternelle substitution de l'aventurier au préjudice de l'enfant véritable ; mais nous connaissions cela par cœur, nous avons vu déjà mille fois la même chose ; cela ne peut plus nous émouvoir ni nous intéresser. Espérons encore que les auteurs comprendront qu'on doit être fatigué de revoir toujours la même chose, qu'ils ne mettront plus en scène ces vieilles intrigues dont on connaît le dénouement dès l'exposition, qu'ils dédaigneront d'employer ces vieux moyens, ces vieilles ficelles connues de tout le monde, et que désormais ils s'écarteront prudemment de ces chemins trop battus.

Josse est bien dans M. Baruch, l'intrigant hypocrite et insinuant qui fait le mal avec ce calme réfléchi, ce cynisme profond qui est l'apanage du criminel endurci.

Dalville joue parfaitement le rôle de Henri Delaroche ; c'est bien là le débauché pâle et amaigri, passant la nuit dans une orgie, le jour sur un divan, et portant sur son visage la fatigue et l'ennui qu'il a dans le cœur.

Nous devons adresser des éloges à M. Donatien, qui est charmant dans le *faux-col* du paysan Gobineau, son jeu rempli de verve et d'entrain, et sa physionomie pleine de franchise et de gaieté font naître le rire sur tous les visages ; il a de la voix et chante avec beaucoup de justesse les couplets du second acte. Nous nous étonnons en voyant de si brillantes qualités de ne voir jouer à Donatien que des utilités ; nous espérons que les auteurs comprendront tout le parti qu'on peut tirer de ce jeune talent et lui confieront des rôles plus importants.

Mlle Cécile est charmante de grâce et de distinction dans le rôle un peu insignifiant d'Anna. En voyant sa taille élancée, sa main blanche, on est tenté d'en vouloir un peu à Daniel. En effet, il nous semble qu'à sa place nous aurions compris le secret de la jeune fille, et que nous n'aurions pas le regret de laisser vacant le cœur d'une aussi jolie personne.

THÉODORE THIBOUT.



Voici déjà près de trois semaines que nous n'avons pas parlé des théâtres, et depuis ce temps il y a eu bien nombre de premières représentations. Nous avons promis à nos abonnés de leur rendre compte exactement de toutes les nouvelles pièces : la réalisation de cette promesse nous effraie en ce moment ; mais nous avons donné notre parole, et nous nous acquitterons le mieux qu'il nous sera possible de la tâche que nous nous sommes imposée. Nous allons commencer par vous parler de l'Odéon, qui a fait sa clôture le 1<sup>er</sup> juin : l'Odéon est mort, vive... c'est à dire, je me trompe, l'Odéon dort, vive l'Odéon !

Avant de s'endormir pour trois mois l'Odéon a voulu remporter les applaudissements de ses spectateurs ; c'est pourquoi il a mis au jour deux nouvelles pièces : *la Chasse au Lion* et *le Bougeoir*.

LA CHASSE AU LION, comédie en un acte, de deux jeunes auteurs, MM. de Nogent et Vattier, est pétillante d'esprit ; l'intrigue est du genre de Destouches : c'est une soubrette rusée et de bonne naissance qui par son esprit parvient à se faire épouser par un certain M. de Rouvray, ancien amant de sa maîtresse, Mlle Sophie Colbert : il est inutile de dire qu'elle a mis dans son projet le valet de M. de Rouvray, grand admirateur de *Crispin rival de son maître*, et que c'est un peu, je dirai même beaucoup, grâce lui qu'elle a réussi dans son entreprise ; aussi ce valet ne désespère-t-il pas qu'un jour Mme de Rouvray sera sa maîtresse dans la belle acception du mot. C'est peu moral, mais que voulez-vous ? il a lu *Crispin rival de son maître*. Le style est du Marivaux approprié à notre époque. Jouée par Pierron, Tétard et Mme Loréline Léon, cette pièce nous a paru ravissante.

Quant au *Bougeoir* de M. Clément Caraguel, c'est une comédie digne de la Comédie-Française ; c'est une leçon de morale et de ruse en un acte mise à la portée des femmes du monde, c'est la manière de tromper un mari... quand on est innocente, c'est enfin la manière de faire évader un amant caché malgré soi dans sa chambre à coucher en faisant à son mari le pari qu'il n'ira pas les yeux bandés chercher un bracelet sur une table de cette chambre. C'était mademoiselle Sarah Félix qui enseignait cette ruse aux jolies spectatrices avec la grâce et la finesse qui la caractérise ; c'était M. Fihion qui remplissait le rôle du mari confiant, et le jeune Metrême recevait la leçon de morale. Puisque nous parlons de Metrême, nous allons lui adresser un reproche. Reprocher un défaut lors des vacances, c'est cruel, direz-vous ; mais non, c'est afin qu'il s'en corrige pour la rentrée : il joue avec un peu trop d'emphase ; il laisse voir au public qu'il compte sur les quelques qualités physiques dont il est doué, c'est un grand tort ; nous avons entendu un de nos voisins appeler ce défaut *fatuité* ; ce jugement est trop sévère, et nous l'avons combattu : que Metrême soit donc bien persuadé que la première qualité d'un artiste c'est d'être naturel ; qu'il se corrige du grave défaut que nous lui reprochons, et à la rentrée tout le monde l'en félicitera.

Nous parlions tout à l'heure du jeu naturel, et nous éprouvons le besoin de citer le nom d'ARNAL. Nous avons admiré ce délicieux artiste dans *Déménagé d'hier*, charmant vaudeville en un acte de MM. A. Royer, Vaéz, Narrey. C'étaient mesdemoiselles Alice Ozy et Morel qui étaient ses partenaires. Et c'est avec un serrement de cœur que nous lisons sur l'affiche : *Dernières représentations de M. Arnal*.

Nous avons vu aussi une pièce en un acte intitulée *Canadar père et fils*, faite par MM. Laurencin et Marc-Michel pour M. Lassagne. C'est cet artiste qui remplit à la fois le rôle d'un vieux portier de soixante ans et celui d'un jeune apprenti pharmacien amoureux de vingt ans avec tant d'habileté que nous-même, qui connaissons parfaitement les traits de Lassagne, nous ne l'avons pas reconnu du premier abord.

C'est demain la première représentation des *Femmes de Gavarni*. Au prochain numéro le compte-rendu.

AU VAUDEVILLE, *la Maîtresse d'Été* et *la Maîtresse d'Hiver* a remplacé la *Dame aux Camélias* : nous lui souhaitons une aussi bonne moisson ; mais, hélas ! nous sommes au mois de juin ! Il est vrai qu'Hoffmann est là, Hoffmann, une ancienne connaissance que tout le monde sera content de voir, et puis la pièce de MM. Clairville et J. Cordier a lieu son mérite. L'idée en est originale : c'est un certain Parisien qui, l'été à Bougival, fait la conquête d'une Estelle sous le nom de Némorin, et qui, à Paris l'hiver, sous le nom de Henri, subjugué Rosita, femme charmante, veuve spirituelle, la perle des salons du quartier de l'allée des Veuves. Estelle et Rosita sont deux femmes accomplies chacune dans leur genre ; aussi en re elles deux son cœur balance ; tantôt il veut épouser Estelle, tantôt il veut épouser Rosita, souvent il voudrait pouvoir les épouser toutes deux ; mais l'article 340 du Code pénal est là, qui punit la bigamie, et il se décide enfin, au Jardin-d'Hiver, à épouser Estelle, sa maîtresse d'été, nous ne savons pas trop ni pourquoi ni comment ; mais enfin c'est comme cela ! Il y a dans cette pièce des situations fort comiques, des couplets très spirituels ; mais l'intrigue manque de nœud, les scènes sont presque détachées, et les caractères ne sont pas bien dessinés.

André Hoffmann, Félix, Gil Pérez ; Mmes Cico et Marthe, tels sont les interprètes, c'est tout dire.

L'AMBIGU-COMIQUE vient de faire relâche ; une nouvelle administration

s'est formée, et nous espérons que ce théâtre fera bientôt sa réouverture. Avant la fermeture du théâtre, *Croquemitaine*, drame fantastique en six actes, de MM. Max de Revel et Humbert, occupait l'affiche.

Nous ne savons pas trop pourquoi les auteurs ont décoré ce drame du nom de fantastique, en vérité nous n'y avons rien vu et rien entendu que de fort naturel.

En effet, *Croquemitaine* n'est pas, comme pourrait vous le faire croire le titre, l'homme formidable que nous dépeint Perrault et dont les dents aiguës effraieraient à jamais les enfants.

*Croquemitaine* c'est tout simplement Pacôme, pauvre veilleur et bonnetier de la ville de Bruges, qu'on a décoré de ce nom effroyable, parce qu'au cinquième et sixième acte il tue tous ceux qui ont le malheur de porter des mitaines vertes.

Au prologue, nous sommes dans une maison où les Flamands se réunissent ordinairement pour conspirer contre la tyrannie des Espagnols.

Le duc d'Alcantara et son confident Bargas arrivent pour surprendre les rebelles. Bientôt une porte s'ouvre, un homme s'avance discrètement vers le mur, frappe trois coups dans ses mains, on répond à ce signal, la muraille s'entr'ouvre, et nous apercevons une femme que nous reconnaissons pour l'épouse du duc ; elle vient dire un dernier adieu à Roger, qui fut son amant, et lui confie l'enfant illégitime qui naquit de leurs amours. En entendant cette confidence, le duc d'Alcantara sent la vengeance s'allumer dans son cœur ; il s'élançait sur Roger, le perce de son épée et demande la tête de l'enfant de l'adultère ; la duchesse se jette à ses pieds éplorée, elle demande grâce pour sa fille, et l'on entend dans le lointain la voix solitaire du veilleur de nuit, qui prononce gravement ces mots : « Il est dix heures, tout est tranquille, dormez !!! Tout est tranquille ! » dit la voix, et cependant là, dans cette maison, on vient d'assassiner un homme, on veut assassiner un enfant. La duchesse ne sait comment dérober son enfant au glaive du bourreau ; mais elle entend la voix du veilleur de nuit, elle l'appelle, et la lui confie. Celui-ci jure de la préserver de la mort ; à peine est-il sorti que les archers du roi se présentent, et la toile tombe.

Pacôme a pris soin de la petite Louise, et nous la retrouvons au deuxième acte âgée de 16 ans ; on a demandé au bonnetier Pacôme trois mille mitaines vertes qu'il doit livrer au duc lui-même ; ces mitaines sont un signe de ralliement. Le duc, en effet, a fait rassembler tous les Espagnols, leur a fait distribuer les mitaines et leur a ordonné le massacre général des Flamands. C'est Pacôme qui, le premier, a donné le signal par un coup de carabine. Tandis que le malheureux bonnetier fait la guerre pour le compte du duc, son souverain fait enlever sa fille adoptive, tuer sa mère et brûler sa maison. C'est alors qu'il s'aperçoit de sa faute. Il rallie les Flamands, et se met à leur tête ; rien ne peut résister à sa rage : il va s'emparer du dernier refuge du duc ; mais d'Alcantara lui envoie dire par Bargas qu'il tue Louise s'il fait un pas de plus. La duchesse le supplie de sauver son enfant. Vaincu par les menaces du duc et par les prières de la duchesse, Pacôme va faire amende honorable. Pendant ce temps Jean, le domestique de Pacôme, couvert de l'armure de son maître, met en fuite les Espagnols, qui le prennent pour un sorcier. Bargas, en essayant de rallier les siens, tue le duc par un coup de maladresse, et Pacôme jette cet infâme ministre par dessus le bastion. Tableau où la vertu triomphe sur le crime ! beau dénouement ! dénouement fort moral ! Mais quelle pauvre pièce ! Tous les honneurs de la soirée reviennent à M. Saint Ernest et à Mlle Lucie Mabère.

## VOL-AU-VENT.

Nous lisons dans la *Gazette des Théâtres* :

« L'affaire du privilège de l'Ambigu est terminée. Les sociétaires, comme il en avait été bruit, ont remis leur démission entre les mains de M. le ministre de l'intérieur. Au moment où on l'annonçait, la nouvelle était prématurée ; maintenant c'est un fait accompli, et M. Charles Desnoyers, soutenu par une commandite très sérieuse et très solide, est nommé directeur au lieu et place de la société. Au moment où elle abdique comme administration, car les membres restent au service des arts comme comédiens, on ne saurait trop la féliciter des destinées heureuses qu'elle a faites à son théâtre pendant la période si difficile de sa gestion. Sa tâche, elle l'a accomplie jusqu'au bout avec un louable dévouement pour les intérêts qui lui furent confiés ; ses engagements, elle les a ponctuellement remplis jusqu'à la dernière heure, qui va sonner pour elle.

La société cède à M. Desnoyers la continuation de son bail et son magasin ; mais elle restera responsable des loyers, vis-à-vis des propriétaires, jusqu'à l'expiration du bail. Les sociétaires n'ont voulu rien stipuler en ce qui les concerne comme acteurs, et toute liberté est laissée au nouveau directeur, pour contracter avec eux, ou ne pas le faire. En conséquence, à partir du jour d'entrée en possession de la salle, MM. Chilly, Saint-Ernest, Verney, Arnault, Mme Naptal-Arnault, seront tenus pour libres de souscrire un engagement avec toute autre administration théâtrale, et, réciproquement, le directeur pourra user de la même latitude à l'égard d'autres acteurs qu'il lui conviendrait de prendre. Mais ce qui est faculté n'est pas



obligation, et nous espérons que chacun puisera dans son intérêt réciproque des motifs pour ne pas laisser disperser cette heureuse association de talents.

M. Desnoyers entrera en exercice à partir du 1<sup>er</sup> juin, et son cautionnement a été déposé le 26 mai : mais on assure qu'il demande et qu'il a la présomption d'obtenir l'autorisation de fermer son théâtre pendant les mois de juin et juillet. Ce délai est jugé indispensable à la direction nouvelle pour bien concerter et préparer son plan de campagne, réorganiser la troupe, monter des pièces nouvelles et faire quelques réparations nécessitées par l'état actuel de la salle. Bon courage donc et bonne chance au nouveau timonnier, quand le moment sera venu pour lui de lancer la barque derechef !

Les locataires de l'Ambigu doivent réunir, mardi soir, chez Desfieux, tous les artistes du théâtre ; ils leur offrent ce repas de famille, non pas à titre d'adieux, mais pour les remercier de leur bon concours, et en même temps les présenter au nouveau directeur, qui doit être de la fête.

Nous lisons dans le *Ménestrel* les détails suivants sur Mlle Johanne Wagner, la célèbre cantatrice allemande :

« Mademoiselle Johanne Wagner, fille d'Albert Wagner, chanteur qui eut quelque réputation en Allemagne comme ténor dramatique, et nièce du compositeur Richard Wagner, compositeur et maître de chapelle à Dresde, vint à Paris il y a quelques années, et y prit des leçons de chant de Manuel Garcia.

« Avant que sa voix de contralto eût acquis le développement remarquable qu'elle possède aujourd'hui, ses parents lui auraient fait faire des études pour la tragédie, à laquelle la majesté de sa taille et la noblesse de ses traits semblaient la disposer.

« A son retour en Allemagne, elle fut engagée au théâtre de Dresde, où ses débuts n'eurent pas le retentissement que l'avenir réservait à cette cantatrice.

« A Hambourg commença pour la jeune artiste la réputation que Berlin confirma deux ans après : le rôle de Fidès, dans *le Prophète*, fut surtout pour elle comme une révélation de sa puissance dramatique. En effet, après le départ de Mme Viardot, qui avait laissé dans ce rôle de grands souvenirs, Mlle Wagner s'en empara, et, par la richesse de son organe et la grandeur de son exécution, elle sut revêtir cette belle création, jugée inabordable, de couleurs nouvelles. Tout Berlin parle encore avec orgueil des magnifiques représentations données l'année dernière au Grand Théâtre royal, alors que Roger passa deux mois dans cette ville.

« Dès ce moment, Mlle Wagner, sur le talent de laquelle Meyerbeer avait jeté les yeux pour son rôle de *l'Africaine*, vit sa réputation atteindre à son apogée. C'est alors qu'elle reçut successivement des propositions d'engagement des directeurs rivaux des théâtres italiens de Londres.

« Mademoiselle Wagner est une grande personne, trop grande peut-être, car à côté d'elle les autres artistes ont quelque peu l'air pygmées. Sa voix de poitrine est d'une puissance colossale d'autant plus rare que ses notes élevées sont aussi devenues fort belles et très éclatantes. Elle possède ce qu'on appelle le feu sacré, l'inspiration, et chante magistralement les différents rôles de Roméo, d'Arsace, ceux de Fidès, Valentine, Desdémone, etc.... Advienne maintenant *l'Africaine*, et Paris jugera s'il y a lieu de ratifier la réputation que l'Allemagne artistique a faite à la jeune et déjà célèbre cantatrice. »

Ainsi que nous l'avions annoncé, on vient de découvrir et de livrer à l'admiration du public le beau balcon dit de Charles IX, sur le quai du Louvre, au bout et au rez de chaussée du vieux palais, si bien restauré par M. Duban.

La grille d'appui, les parois et la voûte de ce balcon sont tout resplendissants de marbrures, de fer ouvrage, de peintures, de sculptures, de chiffres et d'armoiries.

La grille du balcon de la galerie d'Apollon, qui est au dessus, a aussi été restaurée et embellie.

Enfin, sur la pointe angulaire du torse on vient de placer un soleil d'or avec la tête d'Apollon en bas-relief au milieu.

Sous peu de temps l'échafaudage qui masque la façade de la galerie au midi sera enlevé.

— Un acteur chéri du public fut invité à une fête, où il chanta de fort jolis couplets de sa composition. Ils furent très applaudis, et on ne manqua pas d'en demander l'auteur. La réponse de l'acteur, et c'était la bonne, fut de montrer son cœur. Il ajouta sur-le-champ : « A boire à l'auteur ! » Une jeune personne s'écria : « Le cœur ne boit pas ! » L'ingénieux acteur reprit du ton le plus plaisant : « Moi, j'ai le cœur sur les lèvres. »

— Comme préliminaires aux travaux qui doivent s'exécuter pour la jonction du Louvre aux Tuileries, on démolit les appentis et les barraques qui existaient encore contre le pavillon de Beauvais, en face de la rue de la Bibliothèque.

— Le Conservatoire de musique vient de perdre un de ses membres, M. Willent, professeur de basson, gendre de M. Bordogni. C'était un artiste d'un très grand mérite, qu'il sera difficile de remplacer. On a joué de lui, il y a quelques années à Bruxelles, un opéra qui eut beaucoup de succès.

— M. Auber vient d'adresser à M. le ministre de l'intérieur la liste des trois candidats parmi lesquels doit être choisi le professeur de basson au Conservatoire, en remplacement de M. Willent, décédé. Voici les noms et l'ordre dans lesquels la présentation a été faite au nom du comité : 1<sup>o</sup> M. Cokken ; 2<sup>o</sup> M. Jeaucourt ; 3<sup>o</sup> M. Verroust jeune.

— Le Théâtre-Lyrique vient de faire un engagement des plus heureux : Mlle Sophie Noël doit y débiter dans un opéra nouveau de Clapisson. C'est une bonne fortune pour l'Opéra du boulevard. En attendant, la charmante cantatrice est appelée à Boulogne, où le public prépare à Mlle Sophie Noël une série d'ovations.

— Le prince Louis-Napoléon a envoyé une épingle en diamant à M. Méry, pour son beau poème : *le Retour de l'Aigle*. Mlle Judith, qui l'a si bien récité au spectacle des Tuileries, a reçu aussi des boucles d'oreilles en diamant.

On lit dans le journal de Toulouse :

« Dans la séance du 19 mai de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, M. Noulet, membre de cette académie, a lu un mémoire qui doit nécessairement causer quelque émotion dans le monde littéraire. Ce mémoire établirait que Clémence Isaure, regardée jusqu'ici comme la restauratrice des jeux floraux, n'a jamais existé, et que son nom aurait été substitué par un enchaînement d'erreurs à celui de la sainte Vierge, qui fut primitivement l'objet du culte poétique de nos troubadours.

Mme Lafon, prima dona du théâtre de Toulouse, vient d'être l'objet, dans cette ville, d'une ovation rehaussée d'un détail fort pittoresque ; au nombre des fleurs et des couronnes dont elle a été inondée dans le rôle de *la Favorite*, était un simple bouquet au milieu duquel se trouvait un joli pompon rouge d'artillerie avec un papier contenant ces vers originaux d'une morbidesse toute militaire :

Sous-officiers d'artillerie,  
Nous vous prions du fond du cœur  
D'accepter, artiste chérie,  
Ces fleurs et ce pompon d'honneur.  
Notre hommage est un peu vulgaire ;  
Mais, franc comme un coup de canon,  
Il veut dire sans commentaire :  
Léonore, à vous le pompon !....

*Le mariage de Mme Saqui.* — Il n'y a sorte d'histoires que l'on ne forge depuis quelque temps sur le compte de Mme Saqui, en voici un échantillon :

Un pari des plus biscornus est en ce moment dans la capitale le sujet de toutes les conversations et le point de mire de toutes les plaisanteries dans le monde du turf et du steeple-chase.

Deux Anglais assistaient à l'une des dernières représentations de Mme Saqui à l'hippodrome.

J'ai besoin de vous dire que tous deux appartiennent à cette opulente classe britannique qui a des tenants et des aboutissants à la chambre des communes, à la haute banque et même à la chambre des lords.

En voyant la septuagénaire acrobate grimper si lestement sur la corde tendue comme elle faisait en 1805, l'un des Anglais, fasciné sans doute par un mirage trompeur, se mit à dire à son voisin que la danseuse française, dépouillée traitreusement par des brigands espagnols, était digne d'intérêt, et qu'il avait envie de lui offrir sa fortune pour réparer des malheurs immérités.

— Oui, lui répondit son interlocuteur, mais pour que votre proposition soit acceptée, elle doit être entièrement coarctée, et vous ne pouvez offrir la fortune sans y joindre le cœur et la main.

— Eh bien ! soit, reprit l'autre, je parie 40.000 livres sterl. que j'épouse la danseuse que voilà.

Soit, je tiens le pari, dit le gentleman provoqué ; mais il est bien entendu que le mariage s'accomplira dans toutes les formes, et que vous vivrez avec votre jeune fiancée non pas à la manière française, mais à la manière anglaise. Vous n'aurez qu'un cœur, qu'une âme et qu'une chambre à coucher. A cette nouvelle exigence, le lord a répondu qu'il acceptait par écrit et avec une complète loyauté les conditions du pari.

La chronique ajoute que, sans perdre de temps, à l'issue de la représenta-



tion, les deux Anglais ont demandé à parler à Mme Saqui, et l'un d'eux lui a proposé à brûle-pourpoint de l'épouser. On va jusqu'à dire que la célèbre danseuse n'a pas été surprise de l'ouverture qui lui était faite, promettant à son noble fiancé de lui prouver que son cœur est encore aussi jeune que ses jambes.

A l'instant même, et sans perdre une minute, les démarches nécessaires pour la publication des bans ont été faites, et un tapissier a reçu l'ordre de meubler un appartement somptueux pour les futurs époux, dans le quartier Beaujon. On dit même que c'est dans la jolie villa occupée naguère par la célèbre Lola Montès que les flambeaux de l'hymen seront allumés.

N. B. L'Anglais qui épouse est âgé d'environ trente ans. On dit qu'il y aura un repas de noces auquel seront invités tous les artistes survivants qui faisaient de l'acrobatie sur le boulevard du Temple au temps de l'Empire.

— La vente de la galerie du maréchal Soult a commencé en présence d'un nombre considérable de curieux. Les retardataires ont été obligés de faire queue et d'attendre patiemment que la salle se fût désemplie; quelques-uns même n'ont pu trouver place, et se sont retirés désappointés.

La *Conception*, de Murillo, vivement disputée par des Anglais et des Russes, a été adjugée au Musée national au prix de 586,000 fr. Les assistants ont accueilli ce résultat par des acclamations unanimes et prolongées.

Ce tableau, acheté pour le musée du Louvre, y a été transporté hier.

*Jardin Mabilite.* — Les meilleures années de plaisir n'avaient pas encore réuni une clientèle aussi considérable d'élégants visiteurs et de beautés à la mode sous les riches ombrages de ce délicieux jardin. — Mardi prochain, grande fête, c'est à dire grande foule.

— La nouvelle direction du Château et Parc d'Asnières, encouragée par les succès qu'elle a déjà obtenus, prépare pour aujourd'hui dimanche une fête qui devra attirer de nouveau le public d'élite qui se porte en foule à son parc. Aux plaisirs de la promenade, du bal et des jeux variés, au spectacle d'une brillante illumination s'ajouteront de nouveaux et piquants attraits dont la description est réservée pour l'affiche du jour. M Désiré, célébrité dansante des bals élégants, exécutera plusieurs pas nouveaux.

Le cigarre, c'est l'absinthe du diner.

J'entends souvent dire par un de ces *savoureux* comme nous voudrions tous être : « Je ne suis jamais plus heureux qu'alors que je suis plein!

Rien de plus évangélique que la cruauté des peuples anthropophages. — Ils aiment mieux les autres qu'eux-mêmes.

Je trouve beaucoup de similitude de profession entre un jardinier fleuriste et un cordonnier : tous les deux s'occupent de pieds, se servent de tiges et font des bottes.

Je demandais à un gourmand : Quand se trouve-t-on le mieux disposé à faire un bon repas? — Après qu'on a diné à prix fixe, répondit-il.

Quelle différence voyez-vous entre un médisant et un mouton?

Un homme infiniment spirituel (quoique complètement étranger à notre feuille) répond : Un méchant a une mauvaise langue; un mouton, une bonne.

J'aime mieux manger la chair de poule que de l'avoir.

A quelle époque remonte l'institution des officiers de bouche? demandait-on à un érudit historien

Sans se gratter l'oreille, il répondit : Les officiers de bouche? Parbleu, on les créa en même temps que les maires du palais,

Comme la mode est capricieuse! Autrefois nos élégantes portaient des manches à gigots....

Nos gastronomes sont moins changeants, ils aiment toujours les gigots à manche.

AD. NACHMANN.

Le banquet annuel de la Société dramatique connue sous le nom de société CHAPTAL a eu lieu le 18 de ce mois chez Pestel. Indépendamment des sociétaires amateurs, plusieurs invitations avaient été adressées à MM FONTENAY, GOZORA, MALÉZIEUX, LAMOUR, dont maintes fois le talent était venu donner plus d'attrait encore aux soirées dramatiques. Plusieurs chansons ou des vers, composés pour la circonstance, ont été dits par

MM. V. LAGOUEE, DUPLESSIS, DE TROGOFF ET CLÉRAMBAUT, et ont dignement couronné une réunion qui a été des plus animées.

O. BÉRARD.

Nous avons déjà plusieurs fois l'occasion de parler avantageusement d'un charmant recueil périodique, publié par Mme Mennechet, sous le titre de *Mogasin de l'Enfance chrétienne*. Le dernier numéro est encore supérieur à ceux qui l'ont précédé. Les enfants y puiseront les éléments d'une instruction solide, joints à une lecture agréable et variée. Tout y prend un aspect utile, sans rien perdre de ce qu'il y a d'attrayant. Polichinelle lui-même devient un aimable précepteur. L'esprit tout à la fois religieux et moral de la rédaction offre aux mères de famille une entière garantie.



### CHANSON DE TABLE.

Air : Des Pierrots.

Que j'aime en un banquet splendide  
A me voir entouré d'amis! —  
En reine la gaité préside  
Aux lieux où le couvert est mis.  
Oui, le plaisir des gastronomes  
Est le plaisir le plus certain,  
Et rien ne rapproche les hommes  
Comme l'aimant d'un bon festin.

Protestons contre le régime  
Qu'un corps voudrait accréditer;  
Une aussi funeste maxime  
Ne tend qu'à nous débilitier.  
Aux médecins, veut-on m'en croire,  
Portons, amis, un coup fatal :  
Passons notre temps à bien boire...  
Ils vont tout droit à l'hôpital.

Sur nos bachiques catalogues  
Gardons-nous surtout de coucher  
Bière, cidre et semblables drogues  
Qui ne font jamais trébucher;  
Et si quelqu'un par des mélanges  
Ose profaner nos celliers,  
Que Bacchus au temps des vendanges  
Change ses vignes en pommiers.

Depuis longtemps, Adam l'atteste,  
Les pommes ont porté malheur;  
Pâris, grâce à ce fruit funeste,  
Mit trois déesses en rumeur.  
Pour exprimer la brouillerie,  
*Pomme de discorde* est français;  
Voyez plutôt en Normandie,  
Que de pommes! que de procès!

On dit qu'un jour en Angleterre  
Nous irons mettre le hold!  
Mais les vins que mon cœur préfère  
Ne sont pas de ce pays-là.  
A quoi donc peut servir la guerre,  
Puisque le fruit de cent combats  
N'est bien souvent qu'un coin de terre  
Où la vigne ne pousse pas?

E. DUPLESSIS.

Le Gérant : LAFON.